



EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
VB et XA, B, C.



Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)

UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

Assemblée annuelle du 21 mars 1991

Rapport moral et d'activité

Mesdames,

Chers camarades,

L'année 1990 a été marquée par la commémoration du cinquantenaire des combats de 1940. Si l'on se reporte aux seuls numéros du Lien, on remarque que ces événements ont été rappelés à juste titre, pour eux-mêmes d'abord et pour la place qu'ils occupent dans l'histoire de la seconde guerre mondiale, c'est-à-dire la première dans le temps de son déroulement.

« Comment fait-on l'histoire ? C'est par des témoignages publics (...) » essentiellement. Les témoignages sur la période 1939-1940 ne font pas défaut aujourd'hui. Positifs ou négatifs selon qu'on les considère, ils racontent des faits réels, localisés, datés avec précision. Il s'y ajoute, témoignages irréfutables ceux-là, les milliers et les milliers de morts très réels dont il nous arrive de lire les noms sur les stèles et les monuments des trente six mille communes de France et dans nos grandes nécropoles, juste après ceux de leurs aînés de 14-18. C'est en pensant à ces soldats tués au combat, bien plus qu'à nous qui avons survécu, que nous avons écrit et publié, dans les pages du Lien, ce que vous avez lu au cours de l'année écoulée.

Dans le rapport du 29 mars dernier nous écrivions :

« D'aucuns peut-être s'étonneront de cette insistance, mais nous pensons que l'occasion est bonne à saisir, et qu'il nous importe de redécouvrir, ou de... découvrir des lieux de mémoire et des faits souvent ignorés de l'opinion, ou maltraités par elle pour de nombreuses raisons » (...)

C'est fort de cette conviction personnelle, mais que nous savions partagée par un grand nombre d'entre vous, que nous avons, en cours d'année, relancé l'idée d'un timbre philatélique commémoratif. Vous en avez lu l'histoire dans Le Lien de septembre. Nous n'y revenons pas, sinon pour vous dire qu'en dépit de notre échec, la responsabilité de qui de droit en est désormais clairement établie, nous ne regrettons rien de ce qui a été fait à ce sujet... Le temps rétablira les choses.

Du très nombreux courrier reçu à cette occasion et dont notre journal a publié quelques extraits, on nous pardonnera pour une fois de citer quelques lignes d'un correspondant :

«...En lisant dans Le Lien les démarches et les péripéties à propos du timbre-souvenir, je me disais que pour le simple fait d'avoir essayé tu étais un type merveilleux (...) Continue donc ainsi. Tu auras toujours la meilleure part : celle que ne connaîtront jamais ceux qui sont confinés dans leurs pantouffles d'égoïsme et leur existence étriquée » (...)

Un compliment et un encouragement que je tiens à partager ici avec les quelques camarades, tout aussi « merveilleux », qui assurent jour après jour, année après année, le bon fonctionnement de notre Association. Le travail que nous y faisons est un travail d'équipe, et la part de chacun contribue nécessairement à l'équilibre et à la réussite de l'entreprise tout entière.

La vie de l'Amicale

• LES EFFECTIFS

Appels de cotisation : 1.712. Cotisations encaissées : 1.324. La différence, soit 388, représente pour partie des adhérents « dispensés » en raison de leur situation, le reste des adhérents négligents, volontairement ou non.

Décès enregistrés : 49 - Nouvelles adhésions : 16.

• LE BUREAU

La situation en cours d'année ne s'est pas améliorée, on serait même tenté de dire que les choses vont s'aggravant si on ne remarquait qu'à disponibilité moindre, la charge de travail réalisé reste la même, preuve de l'ardeur et de la volonté des bénévoles qui en assurent l'exécution. L'appel à l'aide que nous avons lancé en direction des « Parisiens », essentiellement de la capitale pour des raisons de commodité, appel renouvelé en cours d'année par notre courriériste, n'a rencontré aucun écho. Paradoxalement, c'est de... province que nous est parvenue une voix qui regrettait sin-

cièrement l'éloignement qui la séparait de la rue de Londres !

Nous le redisons donc encore une fois : si aucune proposition de collaboration réelle ne se présente, la gestion administrative se dégradera, le retard s'accumulera et l'existence même de l'Amicale sera menacée. Certes on ne saurait contraindre quiconque, mais on ne peut pas non plus exiger que les mêmes sacrifient jusqu'au bout une santé déjà déclinante. L'esprit de fraternité et de solidarité P.G. ne s'illustrerait donc pas ici ? Nous espérons être démentis et que cette interrogation n'aura plus lieu d'être à l'avenir.

• LA SECRETAIRE INDELICATE (suite)

L'affaire a suivi son cours cahin-caha. L'intéressée, qui avait retrouvé du travail en mars 1990 dans un cabinet de pédiatrie, avait autorisé ses employeurs à prélever sur son salaire la somme de 4.000 F mensuels pour reversement à ses créanciers. Un premier chèque suivit effectivement. Mais, très vite, les talents particuliers de la nouvelle secrétaire trouvèrent à s'exercer chez ses nouveaux patrons, qui la contraignirent à démissionner... Les mois passèrent, une saisie mobilière à son domicile a été effectuée en novembre-décembre 1990. Le bilan provisoire que notre ami SIMONNEAU, Président de l'UNAC nous a communiqué en février dernier s'établissait ainsi : règlements effectués : 20.000,00 F ; frais engagés : 5.560,00 F ; reste net : 14.440,00 F — qui devront être répartis au prorata des pertes subies par les amicales intéressées. Mais, présentement l'essentiel est de savoir, comme l'écrit notre avocat, ce que devient notre débitrice — car notre créance est encore importante.

• LE JOURNAL

C'est l'instrument par excellence qui nous unit et nous conforte chaque mois. Sans lui nous serions comme plumes au vent. Quelqu'un a écrit : « Voilà plus de quarante ans que ces journaux de P.G. sont nés. Ils nous présentent tous le même visage : souvenirs des camps, revendications, appels à la solidarité, recherches... Et de se poser la question : « Est-il bien nécessaire de parler encore et toujours des heures que nous avons vécues là-bas ? Avons-nous le droit — certains diront le devoir — d'entretenir un tel souvenir ? Tout n'a-t-il pas été dit sur les P.G. que nous fûmes ? Avons-nous donc le droit d'être fiers de ces années perdues derrière les barbelés ? Ne devrions-nous pas plutôt nous taire ? »

Et il répondait lui-même :

« Eh bien non ! Tout au contraire. Notre devoir est de parler. Pour notre propre cause, pour nos camarades morts mais aussi pour ceux qui ne savent pas » (...)

Justes remarques ! Vous conviendrez volontiers qu'un tel programme, cet enseignement de l'histoire de la captivité, notre Lien l'a parfaitement rempli jusqu'ici. Nous y avons même ajouté la fraction antérieure sans laquelle elle n'eût pas été : la guerre un peu négligée nous semble-t-il par nos confrères. Les deux sont intimement liées, on nous le fit bien voir quand, la paix revenue, les critiques tombèrent drues sur nous, malheureux acteurs de cette malheureuse histoire...

Mais vous savez tout cela, nous en avons longuement écrit. Nous continuerons, d'autant que, nolens volens, l'actualité même nous y pousse. Comment ne pas sursauter lorsque nous lisons dans un grand quotidien national, s'agissant des prisonniers en Irak et de la 3^e Convention de Genève, « que pas même Hitler ne l'a violée ». Inconscience, ignorance, en tout cas de quoi indigner des dizaines de milliers de témoins encore en vie qui savent eux, d'expérience, quelle fut la conduite du Führer sur ce point ! LE LIEN donc pour dire et redire encore...

Financièrement le poids du journal est lourd. Il a représenté pour 1990, tous frais annexes compris, une charge de 102.000,00 F. Chacun peut dès lors calculer très exactement le coût des six ou huit petites pages qu'il reçoit onze fois par an. Si au coût financier on ajoute l'effort de rédaction, on jugera de son importance, la première assurément.

Vous le reconnaissez d'ailleurs volontiers à travers vos lettres, et votre volonté d'en assurer la permanence ne saurait être mise en doute. Permettez-nous en passant, et pour en terminer sur ce point de notre rapport, une citation appropriée :

« Publier un journal n'a rien d'une sinécure. Si nous imprimions des plaisanteries, les gens disent

que nous ne sommes pas sérieux. Si nous ne le faisons pas, ils disent que nous prenons les choses trop au sérieux. Si nous reprenons des articles d'autres journaux tout le monde pense que nous sommes trop fainéants pour les écrire nous-mêmes. Si nous ne le faisons pas, nous reprenons éternellement les mêmes sujets. Si nous ne reprenons pas mot pour mot les articles de nos correspondants ou lecteurs, ils disent que nous ne respectons pas l'originalité de la pensée. Si nous le faisons, on dira que ce journal est plein de balivernes. Si nous apportons quelques corrections à un texte, on dit que nous cherchons la petite bête. Si nous ne le faisons pas, nous sommes négligents. Et maintenant il se trouvera bien quelqu'un pour dire que nous avons copié ce qui précède dans une autre publication. C'est la vie ». Autrement dit, et en résumé, les affaires d'un rédacteur en chef qui pourrait être celui du Lien...

• LE MONDE COMBATTANT

C'est un domaine où les choses évoluent lentement, car elles sont essentiellement administratives. Et l'administration, vous savez par expérience ce qu'elle est, dans le secret de ses bureaux et la froideur de ses guichets. Dans notre précédent rapport, nous avons fait état de la détérioration des relations entre le Secrétaire d'Etat et les associations de combattants. Les choses n'ont pas beaucoup évolué. On a vu le ministre « acculé » claquer la porte d'un congrès... On a vu des manifestations pacifiques d'anciens combattants plus durement réprimées que celles de lycéens quelque peu casseurs... On a constaté le dédain officiel pour la commémoration des événements de 1940... On a vu et constaté ce qui depuis 1918 est une constante française : l'antagonisme persistant entre les pouvoirs publics et les anciens combattants quels qu'ils soient.

A l'actif, pourtant, deux bons points : le plan de revalorisation des pensions des veuves de guerre sera achevé le 1^{er} janvier 1993 ; les veuves d'anciens combattants sont désormais considérées comme ressortissantes de l'Office National. S'agissant par contre du « rapport constant » qui affecte les pensions, lequel a fait l'objet d'une modification de calcul imposée par le gouvernement, on remarque le retard pris dans la fixation du point d'indice. La faute, dit-on, en serait aux fonctionnaires des Finances une fois encore, ce qui ne surprend pas — « Les créanciers privilégiés de la Nation » restent dans l'œil du cyclone...

• LES HOMMES ET LE MONDE

L'an dernier nous avons mis l'accent sur l'aspiration de plus en plus souhaitée des peuples à la paix et à la liberté. De ce point de vue l'année 1990 aura alterné le chaud et le froid. A l'est de l'Europe des peuples longtemps brimés ont retrouvé, sans graves dommages, une liberté qu'ils n'espéraient plus, mais qui a révélé une situation sociale intérieure désastreuse. Ces bouleversements à peine achevés, un dramatique problème surgissait le 2 août 1990 : l'annexion du Koweït par l'Irak. Le rapport de force l'emportait sur la raison et le monde entier s'interrogeait sur le retour probable de l'horrible : « le poison le plus fort qu'on ait jamais connu, du front ceint de lauriers de César est venu » — un petit César oriental d'entre Tigre et Euphrate. Ce fut la guerre, brève mais violente. Les guerres s'ourdissent toujours à l'ombre des puissants, et vous sautent au visage lorsqu'on y pense le moins. Le droit a triomphé de la force, mais qui nous dira les ressorts secrets du drame ? Nous aurons ici une pensée pour nos soldats morts ou blessés dans ces combats.

Revenons, pour conclure le présent rapport, à l'Amicale qui depuis tant d'années nous rassemble. Par une simple loi de nature nos rangs vont s'éclaircissant un peu plus chaque jour. La maladie ou la solitude ne nous épargnent pas non plus. Mais l'amitié entre nous demeure et demeurera jusqu'à la fin, et cette amitié réchauffe nos vieux cœurs. Écoutons le sage conseil d'un homme sage :

« Je crois qu'il faut vivre comme si on ne devait pas mourir.

« Quand on est vieux il faut encore faire des projets. Si la tête est perdue, alors tout est perdu. Soyez contents, soyons heureux de vivre : la vie bien employée est un moyen de se perfectionner. C'est à nous de nous développer : les moyens sont infinis... »

J. Terraubella.

Suite page suivante.

ASSEMBLÉE ANNUELLE suite

BILLET

Le ciel charrie d'ouest en est de gros nuages qui déversent des cataractes d'eau sur Paris et le Bois de Vincennes. Ce n'est pas la première fois que notre Assemblée annuelle a ainsi les honneurs de madame la pluie : un abonnement en quelque sorte avec, de-ci de-là, l'exception qui confirme la règle...

Mais il en faudrait bien davantage pour décourager les anciens P.G., habitués depuis près d'un demi-siècle de ces rencontres de la fidélité et de l'amitié ! Ils étaient 90 à la Chesnay du Roi le 21 mars dernier — l'inattendue grève à la S.N.C.F. avait apparemment ralenti l'ardeur de quelques autres. On le comprend très bien et on ne leur en tiendra pas rigueur ici. L'an prochain les verra revenir. C'est notre espoir...

Pour la première fois sans doute, le Président de l'Amicale, Joseph LANGEVIN, était absent. La raison en était son état de santé, duquel nous ne savons rien de précis, mais dont nous souhaitons qu'il s'amé-

liore avec le printemps et avec l'amitié que nous lui portons.

D'autres aussi manquaient, tel H. PERRON — il ne faudrait pas, mon cher Henri, que ça devienne une habitude ! Ta silhouette, même appuyée d'une canne, n'est-elle pas partie intégrante du décor depuis « ixe » années ? Nos vœux pour vous deux ; tels aussi nos toubibs habituels : MEULEY, SALVAGNIAC, GUINCHARD. L'un d'eux nous avait écrit d'une « dent de sagesse » qui n'était rien moins que sage... qu'il fallait mettre à la raison. Quand il lira ces lignes, nous espérons que tout sera rentré dans l'ordre.

Remarquée également l'absence de Lucien PLANQUE et de madame ; chez ces bons amis aussi la santé et

les intempéries du jour auront dissuadé la sortie au Bois. On les comprend et on les excuse, mais leur pensée était avec nous. Le coup de chapeau de rigueur revient sans conteste aux époux LAVIER qui nous ont fait la surprise d'une visite impromptue, en dépit d'une santé précaire et de l'âge très avancé de madame LAVIER. Bravo à eux pour la leçon de fidélité ainsi manifestée.

L'ambiance n'avait pas la couleur du temps ! Le menu servi était cette fois à la hauteur du... prix, même si le « petit noir », lui, manquait par trop de force et de saveur...

La sauterie, pour reprendre le mot et la chose dénoncés par un correspondant sourcilieux, n'a pas manqué d'entrain. Ses animateurs et acteurs étaient tout au plaisir de l'heure. Leur esprit était en paix. Rien de ce qui avait quelque peu ébranlé le monde les semaines précédentes ne leur avait été étranger... P.S. - J'oubliais la Belgique représentée par le déjà vieil ami Charles POTTIEZ (Stalags V) et par Jean FONTENELLE (Stalags X) que j'ai été heureux de connaître. Merci à eux d'être venus à Vincennes.

J. T.

COURRIER DE L'AMICALE

par Robert VERBA

IMPÉRATIVEMENT

Toute la correspondance et tous les règlements destinés à notre Amicale doivent être

IMPÉRATIVEMENT et
UNIQUEMENT adressés à :

AMICALE NATIONALE
DES STALAGS VB - X A, B, C
46, RUE DE LONDRES
75008 PARIS

NOUS COMPTONS SUR VOUS !

Nos remerciements expriment impartialement notre gratitude envers vous tous pour vos lettres, vœux, cotisations, dons pour notre Caisse de Secours et félicitations pour ce journal, mais sachez bien que nous y sommes sensibles.

Merci encore chers amis et amies :

DEHOSSAY D., Esneux (Belgique).
FOURNIER Jean, Les Mathes.
JOLYMOUSSE J., Peurière-Riorges.
LAMOTTE Georges, Sorède.
LEBLANC Louis, Beaune.
Abbé MARTIN Henri, Soucelles.
MOUFFLET René, Laurac-en-Vivaraire.
SANS Jean, Vinca.
TRIPET Jean, Roye, que nous remercions doublement pour sa générosité envers notre Caisse de Secours.
VIDAL Roger, Graulhet.

Dans sa lettre du 22 janvier dernier, notre ami Maurice LAGUERRE nous rappelle, qu'il y a « 3 ou 4 ans », il nous avait envoyé une « photo du kommando de travail Ismet de Schveningen (VB) et toujours pas de réponse ».

J'ai eu beau chercher dans le petit lot de photos que je détiens... je n'ai rien trouvé. Je le regrette pour lui, mais s'il a un autre document en bon état à me fournir, je lui ferais le plaisir de le passer. (J.T.)

APCHAIN Léon, Laval.
AUVILLE Léon, Pont-Sainte-Marie.
BERERE Roger, Tournus.
BERTRAND Benoît, Saint-Laurent La Conche.

BOUCHON Gaston, Montfaucon.
BOULANGER Louis, Bar-sur-Seine.
BOUREL Gaston, Fromelles, ancien du Kommando 14031 Bischoffigen, serait heureux de correspondre et d'échanger différents contacts avec les camarades qui l'ont connu, et nous prie de remercier Roger ALAUX pour son opinion et son petit article paru dans Le Lien. (Gaston BOUREL, 27, rue Delval, 59249 Fromelles).
CASSANT Roger, Sainte-Livrade-sur-Lot.

CATEAU Alban, Bressuire.
CAZE André, Saint-Florentin.
CHARPIN Claude, Montpon-Ménesterol, a le regret de nous faire part du décès d'un copain P.G. : BUIRES Charles de Louverval, qu'il a beaucoup fréquenté à son retour de captivité.

Nous adressons nos sincères condoléances à toute sa famille et amis.

CHARTIER Emile, Etampes.
CLOTTE Charles, Le mans.
DALLO Jean, Livry-Gargan.
DEMAREST Jean, Nieul-sur-Mer. En souhaitant que son opération du deuxième œil se soit bien passée et que dorénavant il n'ait plus de problème. Merci pour sa générosité.

DRULIOLLE Joseph, Seilhac.
DUMAY Maurice, Poissy, qui fait un don de 4 chiffres à notre Caisse d'entraide. On ne peut que redoubler nos remerciements.

ESMARD Fernand, Biernes.
FILHOL Gabriel, St-Paul-le-Jeune.
FLAMAND Armand, Juniville.
FLORENTIN Georges, Créteil. « Tenons bon la rampe ! Toujours bon moral ! Vous

êtes des braves ! », nous écrit-il. La même chose pour toi, cher ami.

FOURCASSIER Lucien, Cadillac.
FOUCHER Albert, Le Raincy.
FRANCESCHI Joseph, Cagnano, à qui nous souhaitons une meilleure santé, et remercions son épouse de son attention.
Mme FRANÇOIS Paul, Bouzémont.
FRELIN Lucien, Montpellier.
GAY François, Gruires.
Mme GEHIN-RICHARD, Paris.
GLEIZES Albert, Saint-Pons.
GODEMERT Marcel, Maintenon.
GUINET Louis, St-Symphorien d'Ozon.
HALLEREAU Joseph, Vallet.
HOULBERT Maurice, Conlie.
LABIS Raymond, Sacy-le-Grand.
LE PAGE Gabriel, Plancy-L'Abbaye.
MARTIN Jean, Bergerac.
MARTIN Pierre, Fécamp.
MARX Yvan, Niherne.
MATHIEU Pierre, Saint-Max.
MEURLET Louis, 3, rue de Kercabellec, 44420 Mesquer.

MILLOT Roger, 144, rue de la Verrerie, 71100 Chalons.

MIQUEL Joseph, Montseugny.
Mme MUCHERT Rosa, Valdoie.
PAPONNEAU Marcel, Marmande.
PINEAU Pierre, Antony.
RIGAL Ernest, Figeac.
Mme RIGOT Odette, Seyssel.
Mme ROBIN René, Bouaye.
ROUBILLE Joseph, St-Germain-Lembron
SOYEUX Maurice, Lislet.
THEUREAU Raymond, Châtenoy-le-Royal
TRAINSEL Clément, Bailleul.
TRINQUET Fernand, Ballancourt-sur-Essonne, à qui nous souhaitons à l'avance un bon anniversaire pour ses 90 ans.
TRULIN Georges, Sartrouville.
VRIGNAUD André, Montmoreau-Saint-Cybard.
Mme WATELET Marthe, Maisons-Lafitte.

● Nous souhaitons la bienvenue à notre Amicale à :

Mme Marcel BOURRONCLE, dont le parrain est notre sympathique ami Jean AYMONIN.

Ainsi qu'au :
Dr. GAUTHIER Alain, 44850 Ligné.

Et à :
LEGER Raymond, Givry, dont le parrain est notre ami Paul DUCLOUX.

COURBIERES J.-M., Thurins.
GUY Maurice, Lyon.
POUDEVIGNE Jean, Pradons.
REMY Georges, Saint-Max.
SITTERLIN Jean-Paul, Reichshoffen.
TRINQUET Fernand, Ballancourt-sur-Essonne.

SCAGLIA Joseph, San Nicolao.
AUBRY Franz, Ransart (Belgique).
ARDONCEAU Roger, Massy.
FEVRIER Louis, Siorac de Ribérac.
KALINDERIAN Paul, Marseille.
PETIT André, Reims.
POTTIEZ C., Bécœil (Belgique).

ALLAIN Jacques, Vernon.
BLANDIN Pierre, Châteaubourg.
BOURTON René, Ars-sur-Moselle.
DAPREMONT Robert, Launois-sur-Vence
DUMURET Hector, Somain.
GAUTHIER Alain, St-Mars-sur-Desert.
LECACHEUX Paul, Foulbec.
LEGER Raymond, Givry.
MEURLET Louis, Saint-Etienne-de-Montluc.

ROUDIER Edmond, Aigues-Vives.
STURK Joseph, Vincey.
THEUREAU Jean, Châtenoy-le-Royal.
VALDENNAIRE René, Cornimont.
VALLIERE Jean, Ochancourt.
BAUDIER Roger, Montbartier.
HOUOT Pierre, Corcieux.
DELSOL François, Saint-André.
DUVAL René, Soisy-sur-Montmorency.
PAULUS Henri, Le Cannet.
PRADALIER Joseph, Estaing.
RABOIN Paul, Vauresson.
VOLLOT Paul, Dijon.
BRACONNIER Louis, Paris.
BRIN Lucien, Neuville-du-Poitou.

Mme Vve CADENEL Marie-Rose, Aix-en-Provence.

GAUTHIER René, Poitiers.
LAVEZAC René, Cadelen.
MENIER Gaston, Asnières.
AUBRY Maurice, Vaucouleurs.
FEUILLET Laurent, Viviers.
GONDROY Maurice, Bondy. Beaucoup de bonheur à ton arrière-petite-fille qui vient de naître.
LEVASSEUR Marcel, Paris.
QUELLARD Francis, Collobrières.
ROCHE Emile, Corbas.
AUMON Maxime, Nantes.

BOUISSET Daniel, Bayonne. Adresse ses vœux les plus sincères de santé et de bonheur à travers les sombres nuages qui obscurcissent nos horizons, pour qu'un rayon de paix et de compréhension mutuelle, donne à ce monde une lumière souriante et confiante.

CARDINEAU Raymond, Saint-Jean-de-Liversay.

CHELOTTE Pierre, Ouroux-en-Morvan.
COLIN Pierre, Tarbes.
GRILLON Raymond, Arcachon.
NEVEU Georges, Saint-Georges-de-Montaigu.

BERARDI Bruno, Montbard.
BRUNIQUEL Joseph, Murat-sur-Vèbre.
DIVARET Paul, Le Mans.
DUPUY René-Joseph, Arveyres.
LEFEVRE Georges, Amiens.
LEGEAY Louis, Chanteloup-les-Bois.
Mme Vve LEROY, Boussu (Belgique).
Mme Vve MENTRE, Alizay.

PARIS René, Vonnas.
PETITNICOLAS Marcel, Moyenmoutier.
PINLON Max, La Teste.
VIOTTI Albert, Pontarlier.
BRUN Aimé, Marseille.
COLOMB Roger, Boigny-sur-Bionne.
DEMANNY Georges, Niederbronn-les-Bains.

DESOUTTER Robert, Dunkerque.

DION Paul, Nancy.
GABARRET Fernand, Pau.
GUERBERT Jules, Faulquemont.
JACQUES François, Sivry-sur-Meuse.
KUPPEL Charles, Buxerolles.
MEUNIER Paul, Ancizan.
PIUMATTI Oreste, Epinay-sur-Seine.
TESSIER Jean-Marie, Saint-Jean-le-Blanc.

BARBIER Georges, Calais.
Mme BRUNET Germaine, Meudon.
CHAPUIS Paul, Villers-les-Nancy.
Mme CROZAS Anne, Le Blanc.
DELCLOY Paul, La Colle-sur-Loup.
MAGUET Denis, Autun.
HADJADJ MOREL Roger, Montalieu-Vercieu.

NARMORD Etienne, Osny, qui écrit : « 1990 quelle année ! La PAIX ça n'existe pas... inouï... J'ai vu des Allemands vendre leurs casquettes et médailles au pied du mur de Berlin. Il faudrait perdre la mémoire. Cramponnons-nous ! On n'ose plus faire de vœux ! Bonne Année quand même à tous ».

PELFRENE Bernard, Neuville-les-Dieppe
ROUZEAU Lucien, La Rochelle.
TISSIER Claudius, Cours-la-Ville.
DESSART F., Amay (Belgique).
JAROUSSAT Lucien, Saint-Benoît-du-Sault.

LOONIS M., Hazebrouck.
MARTEL André, Maisons-Alfort.
MARTINENGI J.-P., Champigneulle, ancien P.G. du Stalag VA qui nous fait l'honneur et le plaisir de se joindre à notre Amicale.

PROST Gaston, Thonon-les-Bains.
BIROT René, Jallais.
CHAUVEAU Henri, Cherre.
DESPAUX René, Mirande.
Mme Vve GAMBRY Jules, Charnay-les-Mâcon.

JOLLY Marcel, Challans.
MERIC Roland, Carcassonne.
PIRAT Léon, Dommartin-les-Cuisseaux.
POISSON Maurice, Brie-Comte-Robert.
Mme AUTRAN Andrée, Jonquières.
Mme BERCHOT ou RUGET, St-Maurice.

BRIAUX Paul, Mons-en-Barœul.
BAVART Lucien, Creil.
BROSSIER Marcel, Sallanches.
Mme DUFRIEN Maria, Palaiseau.
GALLON François, Clisson.
GOUGNON Roland, Saujon.
GROSS Camille, Houilles.

LAISSY Alfred, Argenteuil, en lui souhaitant de tout cœur une amélioration de son état de santé.

LALLIER Maurice, Vouvray.
LEJEUNE Maurice, Paris.
LE PENNEC Vincent, Saint-Pierre-Quiberon.

PEGORER Antoine, Chevilly-Larue.
PRALUS André, Roanne.
REIMBOLD René, Saint-Dié.
VAUGIEN Charles, Chaumont.
SONNEY André, Clairvaux-les-Lacs.
ASSEAU Léon-Charles, Paris.

BAILLET Alfred, Blainville-sur-l'Eau.
BEAUBOIS Julien, Bourges.
BERTHOU Bernard, La Ferté-Vidame.
BOUREL Jean-François, Plouégat.
Mme CASANOVA Marie-Françoise, Les Pennes-Mirabeau.

CHOPLAIN Georges, Tours.
CHRISTOPHE Charles, Atton, ancien du VB puis du VA, à qui nous souhaitons la bienvenue à notre Amicale, et surtout une meilleure santé.

DAMOUR Edouard, Périgny.
ESPINASSE Auguste, Longue-Jumelles.
FRANC Henri, Boulieu-les-Annonay.
FRANCHETEU Marcel, Le Mans.
GENTY René, Pont-d'Ain.
GEVRAISE Roger, La Tronche.
HALLEY Georges, Chaumont, et bravo pour sa remise en forme.

JAURNEAU André, Blois, avec l'espoir que sa santé soit rétablie et que nous aurons le plaisir de le revoir à notre Assemblée Générale.

JOOS Jean-Louis, Roubaix. Merci aussi pour sa petite brochure.

LAURENT André, Le Vézinet.
LECLERC René, Nevers, à qui nous ajoutons à nos remerciements pour sa générosité, nos meilleurs souhaits pour qu'il puisse se déplacer normalement.

Mme LUCAS Marie, 64420 Limendous, sœur de notre rédacteur en chef tient à nous envoyer un don par solidarité envers les anciens combattants prisonniers de guerre. Nous lui en sommes très reconnaissants.

MAILLET Léon, Chemellier.
MARION Louis, Chalon-sur-Saône.
MARTEL René, Trélazé.

MARTY Félix, Monclar, avec l'espoir que lorsqu'il lira ces lignes une amélioration se sera produite dans son état de santé.

MANDILLON René, Orsennes.
Mme NEVEU Odette, Le Havre.
PARCZANSKI Louis, Paris.
PERNOT Alexis, Buc.
PILLIERE Germain, Cléry.
RACINE Marcel, Picquigney.
RIVET Lucien, Valençay.

SANSOULET Firmin, Salies-de-Béarn.
SAUSSIER Gaston, Nogent-sur-Seine.
Mme SECCHI Marguerite, Vaulx.
THOMAS Firmin, Genlis.
VAUDESCAL André, Nay.
Mme VIALLOUX Marie, Saint-Etienne-aux-Clos.

BERHAULT Jules, Argentré-du-Plessis.
BRESSAND Armand, La Rivière-Drugeon
BROVELLI Henri, Giromagny.
CADIOU Lucien, Ste-Foy-les-Lyon.
CHARAMEL Charles, L'Abergement-Cuisery.

CORTOT Lucien, Nancray.
Mme DEMEILLERS Suzanne, Rouen.
L'Abbé DREMONT Marcel, Vraux.
EDME Sulpice, Maurois.
GESLAND Paul, La Crau.

MOUGIN Robert, Drancy.
ROBERT Simon, Vandières.
SORET Jean, Criel-sur-Mer.
EHRHARDT Emile, Aulnay-sous-Bois.
GUERRIER Albert, Ciron (adhérent du V A).

MARTINET André, Bar-le-Duc.
SAJNOG K., Combes-la-Ville.
BOUDET René, Ste-Foy-les-Lyon.

Aumônier BRICLOT Denis, Commercy.
 CASTAGNE Roger, Isle.
 CESAR Elie, Morestel.
 Mme DINE Lucette, Midrevaux.
 Mme Vve DENIS, Bruxelles (Belgique).
 GERARD René, Vandeleuille.
 GRANGE Jean, Lyon.
 GREVOZ René, Genève (Suisse).
 LASSIDOUET Louis, Gujan-Mestras.
 LECOMTE Maurice, Varenne-sur-Loire.
 Mme LE MEE Marie, Saint-Brieuc.
 LEONARD Pierre, Boulzicourt.
 MINNE Arthur-M., Seraing (Belgique).
 PELIGRAIN Ernest, Verdun.
 PLANTINET Fernand, Le Langon.
 REGLIN Ferdinand, Mazé.
 RIVIER Roger, St-Marcel-les-Valence.
 TRIBOULOT Camille, Chambley-Eus-sières.
 VILLEMEN Martial, Delme.
 ARGUEL Emile, Segur.
 BEGIOT Maurice, Mervans.
 Mme BONNIN Lucie, Saintes.
 Mme DELMEJA Simone, Fontette.
 FOUSSERET Pierre, Besançon.
 LEON Rose, Nice.
 ORSINI Paul, Bastia.
 AIGUILLON Robert, Niort.
 ALLAIN Jacques, Vernon, qui s'est offert un voyage dans les régions où il a travaillé en captivité : Sigmaringen, Wolterdingen, Tailfingen, Rottweil, Rottenmüster. « Il m'est impossible de décrire toutes les surprises que j'ai ressenties au cours de ce voyage 50 ans après ! Et je fus reçu très cordialement par tous », écrit-il.
 ANDRE Antoine, Brienne-le-Château.
 AUTHIER Paul, Métabief.
 Mme BECK Nicolas, Albertville.
 BECKERT Raymond, Nancy.
 BERNAT Roger, Rodez.
 BERT Paul, St-Just-en-Chaussée.
 BERTHE André, Bazancourt, qui écrit avec juste raison : « Tous les sacrifices de ceux de 14-18 et 39-45 n'ont pas suffi à assagrir le monde et nous redoutons les mois qui viennent. Néanmoins, il faut toujours espérer ». Oui, toujours.
 BIEGANSKI Joseph, Libercourt.
 Mme BLANDIN Pierre, Châteaubourg.
 BOISSINOT Louis, Vihiers.
 BOQUET Jean, Thury-en-Valois.
 Mme Vve BOULLU Jean, Corbas.
 BOUQUANT Jean-Marie, Dontrien.
 BOUSSET Pierre, Les Ancizes-Comps.
 BOUVIER François, Lornay.
 L'Abbé P. BOYER CHAMMARD, Mont-rouge.
 BROSSIER Marcel, 821, Av. de Genève, 74700 Sallanches.
 Mme BRUNET Pierre, Meudon.
 Mme BUISSON Yvonne, Beaulieu.
 CAILLAUX Raymond, Herblay.
 CARTIGNY Alexis, Le Nouvion-en-Thiérache.
 CASTIGNY Raoul, Raismes.
 CHAPERON Pierre, Sury-le-Comtal.
 CHAPON Henri, Larchant, que nous félicitons, ainsi que son épouse, pour avoir retrouvé une meilleure santé.
 CHARBONNET Camille, Trévoux.
 CHAREYRON André, Pras-Saint-Pierre-ville.
 CHARPENTIER Michel, Nancy.
 CHERTIER Georges, La Chapelle.
 CHEVALLIER Georges, Wassy.
 Mme CHRISTOPHE P., Orléans.
 CLEMENT Robert, Le Raincy.
 CLOUET Louis, Nantes.
 DANEY Pierre, Pau.
 DAUZAT Jean, Graulhet.
 DECLERCQ Jean, Juan-les-Pins.
 DELAFOSSE Jérôme, Armecke.
 DELIE Raymond, Coïnces.
 DESBOURBES Claude, Saint-Didier.
 DESESSARD Paul, Rebais.

DIDELOT René, Darney.
 DONNET François, 5, place de la Grande, 37300 Joué-les-Tours.
 Mme DORLE Solange, Chamalières.
 DREVON Maurice, Grenoble.
 DUCLOUX Paul, La Guiche, dont la santé s'améliore petit à petit. Bravo !
 DUMAS Michel, Uzerche.
 EYRAUD Jean-Etienne, Saint-Bonnet.
 FERREY Léon, Luce.
 Mme FOCHEUX LEMOINE Micheline, Paris.
 FOSSAT Rémy, Bessèges.
 FOURMONT Charles, Paris.
 FOURNIER Jean, Poissons.
 GABARDI Jean, Eaubonne.
 GAILLARD Joseph, Annecy.
 GAUTHIER Marcel, Quintenas.
 GEISSMANN Armand, Strasbourg.
 GIROUD André, Champagne-au-Mont-d'Or.
 GRAS-HENOUX Léon, Fresnoy-le-Grand.
 Mme GUENIER Etienne, Vernouillet.
 GUERARD Raymond, Torigny-sur-Vire.
 GUERS André, Héry-sur-Alby.
 HAMEL Jules, Rouen.
 HOCHIN Ludovic, Connantré.
 JACOB Charles, Azy.
 JOUILLEROT Gaston, Bourguignon.
 KECK Alphonse, Luce.
 LAFOUGERE Pierre, Périgueux.
 LAGET Gabriel, Pézenas.
 Mme LAME Denise, Parigné, à qui nous souhaitons la bienvenue.
 LANGLA Pierre, Bastanes, adhérent également à notre amicale.
 LAUFERON Maurice, Oudry.

LEGAGNEUX Marc, Orléans.
 LE QUELLEC Jean, Carnac.
 LERICHE Robert, Paris.
 LESOIVE Maxime, ancien de la « Washerei » au Lazareth du X B, recherche toujours ses anciens compagnons ainsi que ses camarades du 34° R.I., (8, impasse Saint-Michel, 76600 Le Havre).
 Mme LEGON Félicie, Bonneville.
 LOITRON Robert, Champignolles.
 MACHABERT Auguste, Saint-Etienne.
 MARCHAND Gaëtan, Fondoume.
 MARTIN Pierre, Esvres.
 MARGOTTET Emile, Caillouel-Crépigny.
 MARTRES Elie, Lafrançaise.
 MATEO Ginès, Beaucaire.
 MENARD Louis, Mauzé-sur-Louet.
 MESNIER Maurice, Peymeinade.
 MEYNIARDIER Géry, Castres.
 MOLLET André, Cambrai.
 NASSOY Michel, Tours.
 OGE Charles, Thionville.
 OZAN Robert, Chilly-Mazarin.
 PATARIN Gabriel, Benet.
 PECHENART Antonin, Clamart, qui nous apprend en même temps le décès de son épouse survenu le 10 octobre 1990.

Reçois nos affectueuses condoléances, cher Antonin, et merci mille fois pour ta générosité.
 PERRET Joannès, Commelle-Villerest.
 PETIT André, Reims.
 POISSON René, Tonnay-Boutonne.
 PORTALIER Louis, Charlieu.
 POUILLY Albert, Santes.
 PRADELLE André, Aiserau.
 Mme RECORDON, Saint-Julien.
 RETAILLAUD Jean, Boué.
 ROBIN Jean, Bressuire.
 ROUE Théophile, Vitry-le-François.
 ROUGEOT Jean, Dijon.
 SERRE Pierre, Giat.
 SERRETTE Léon, Mignovillard.
 STURCK Joseph, Vingey.
 SUBIRANA Julien, Toulouse.
 THAUVIN Gilles, Séris.
 THEVENOT Louis, Mâcon.
 THOMAS Marcel, Grandrieu.
 Mme TISSIER Betty, Sainte-Colombe.
 TRUNQUE Bernard, Condom.
 TUDEAU Marcel, Ste-Flaive-des-Loups.
 PASCAL Valette, Voiron.
 VALLEIX Antoine, Ceysnat.
 VATINEL Georges, Grandchamp.
 VEY Julien, Beauchastel.
 VICARIO André, Cormeilles-en-Parisis.
 VIDAL Roger, Vertaizon.
 VIGNEAU André, Angers.
 WEBER Jean, Norroy-les-Pont-à-Mouson.
 Mme WELTE Alice, La Bresse, dont le chèque nous arrive par l'intermédiaire de sa fille MARION Christiane. La disparition de Raymond WELTE leur a laissé un grand vide.

Nous les comprenons et les remercions pour leur attachement à notre Amicale.
 ZABALZA Marc, 38, rue Louis Bréguet, 33140 Villenave-d'Ornon, aimerait bien correspondre avec d'anciens P.G. français ou belges qui travaillaient à l'Arbeit-Bauer, Kommando de Telluigstedt uber Heide.

CHAUVEAU Albert, La Mayenne : « Ancien du X B, je vous prie d'accepter ce chèque. Je vous signale que le groupement que je préside est à votre disposition pour vous organiser un programme de voyage en Mayenne avec réservation dans des hôtels de qualité ». (Maison Départementale du Tourisme, 84, avenue Robert Buron, B.P. 343, 53018 Laval Cedex).

RECHERCHE

CALO Marcel, Route de la Gacilly, 56910 CARENTOIR, Stalag X B, recherche en vue d'attestation, des camarades du kommando Clin, de BERGUEDORF (Usine Krups). L'intéressé déclare avoir séjourné au stralager de LUBECK. Il fait également appel aux camarades de BAD-ODESLO évadés, hébergés chez Croto, puis arrêtés par les schupos. Fin janvier 1945 il est condamné à 40 jours de discipline, s'évade à nouveau, est repris, envoyé en prison dont il sortira le 24 avril 1945. Lui écrire ou écrire au journal.

DÉCÈS

C'est toujours avec peine, et parfois avec beaucoup de retard, que nous apprenons la disparition de tant de nos camarades au fil des mois. Ainsi :
 MARGOT Henri, 52250 Percy-le-Pautel (11-01-1990).
 COURTIEU Julien, 11000 Carcassonne (14-01-1991).
 VEBER Charles, 57110 Yutz (10-02-1991)
 Notre entière sympathie à ces familles.

TOMBOLA C.S. 1991

98.170	1 album photo	104.646	1 ensemble sel et poivre
98.316	1 lot 3 torchons gds carreaux	104.879	1 album photo
98.565	1 lot 3 gants toilette	104.954	1 coffret éponge
98.693	1 service table beige 150x250	105.247	1 ensemble sel et poivre
98.901	1 boîte mouchoirs Classic	105.428	1 lot 3 gants toilette
98.919	1 lot 2 serviettes éponge étoilées	105.699	1 album photo
99.024	1 boîte mouchoirs Laddies	105.830	1 boîte mouchoirs Classic
99.198	1 lot 2 serviettes éponge fleurs	105.910	1 ensemble sel et poivre
99.300	1 lot 3 gants toilette	106.319	1 drap de bain
99.477	1 drap de bain	106.332	1 lot de livres
99.636	1 boîte mouchoirs Goldfinger	106.547	1 lot 3 gants toilette
99.826	1 lot 3 torchons pts carreaux	106.825	1 album photo
99.942	1 lot 3 gants toilette	107.032	1 nappe ronde unie 160
100.324	1 lot de livres	107.057	1 lot 2 torchons fleurette
100.336	1 nappe 140x180	107.161	1 service table rond 180
100.482	1 lot 2 torchons fleurette	107.455	1 lot 2 serviettes éponge Etoile
100.649	1 boîte mouchoirs Classic	107.612	1 boîte mouchoirs Ombrelle
100.751	1 lot de livres	107.829	1 coffret éponge
100.777	1 ensemble sel et poivre	107.997	1 lot 2 torchons rayés
100.912	1 lot 2 torchons rayés	108.115	1 album photo
101.099	1 ensemble sel et poivre	108.302	1 service table bleu 150x250
101.223	1 lot de livres	108.554	1 lot 3 gants toilette
101.450	1 service table rond 180	108.641	1 boîte mouchoirs Laddies
101.623	1 lot de livres	108.711	1 service table rond 160
101.702	1 album photo	108.838	1 répertoire téléphonique
101.799	1 coffret éponge	108.873	1 boîte mouchoirs Classic
101.873	1 lot 2 torchons fleurette	109.032	1 lot 2 serviettes éponge Etoile
102.031	1 boîte mouchoirs Laddies	109.271	1 lot 3 gants toilette
102.213	1 service table rond 180	109.455	1 boîte mouchoirs Classic
102.411	1 lot 3 gants de toilette	109.637	1 ensemble sel et poivre
102.637	1 lot 2 serviettes éponge	109.702	1 lot 3 gants toilette
102.893	1 boîte mouchoirs Goldfinger	109.857	1 lot 2 torchons rayés
102.958	1 nappe ronde unie 160	109.954	1 boîte mouchoirs Classic
102.996	1 lot 3 torchons gds carreaux	110.004	1 lot 2 serviettes éponge Etoile
103.207	1 boîte mouchoirs Classic	110.175	1 lot 2 torchons Fleurette
103.286	1 lot 3 torchons gds carreaux	110.212	1 lot 3 gants toilette
103.435	1 lot 3 torchons gds carreaux	110.331	1 boîte mouchoirs Laddies
103.551	1 nappe ronde unie 160	110.536	1 lot 3 torchons pts carreaux
103.709	1 ensemble sel et poivre	110.171	1 nappe ronde unie 160
103.951	1 album photo	110.760	1 lot 2 torchons rayés
104.031	1 lot 3 torchons gds carreaux		
104.215	1 service de table 140x240		
104.432	1 boîte mouchoirs Classic		

● LOT DE LIVRES : « Le temps des amertumes », de P. Richard ; « Prisonnier de guerre », de J. Escribe.

LE FAUX PRÊTRE, récit par Henri FISSE.

Transférés fin novembre 40 de Hesdin vers l'Allemagne — dans un immense convoi de wagons à bestiaux — par un temps glacial et un voyage de 2 jours et 1 nuit ; deux uniques ravitailllements par la Croix-Rouge, le premier à Anvers, le deuxième à Utrecht, notre convoi s'arrêta à Bremervorde, vers les 16 heures.
 Il neigeait, il faisait froid et il faisait faim. Je ne m'étendrai pas sur le calvaire qui nous attendait. Ce chemin de croix que tant de mes camarades ont connu — 2 km à pied — de la gare au camp, escortés de gardiens en vélo et de chiens, certains l'ont même accompli plusieurs fois. Bref avec un ami de rencontre, connu à Hesdin et que j'estimais bien, nous cheminions encouragés à activer la marche par une équipe de posten braillards où les insultes et les coups ne nous étaient pas ménagés. Mon camarade, plus jeune, avait un sac de boy-scout sur le dos, 2 musettes autour des épaules, à la main une mallette.

A une pause, vint nous trouver un grand type maigre, vraiment exténué, traînant 2 valises, qui nous supplia de l'aider. Mon camarade en prit une, la plus lourde et moi, tenant une poignée de la deuxième, je l'aidais et nous repartîmes.

Mais au fur et à mesure je sentais qu'il allait craquer. Il s'écroula en effet et un posten aidé de deux autres m'aidèrent à le porter sur le côté de la route avec sa valise.

Nous sommes enfin arrivés au camp vers 19 heures, fourbus. Pour passer immédiatement à la fouille (fauche des plaques de chocolat, conserves, cigarettes). Sous les hurlements d'un sous-off congestionné, armé d'une cravache nous arrivâmes devant une grande table où nous posâmes nos valises, paquets, musettes, etc..., après la disparition dans nos poches de biens, d'objets personnels qui nous étaient si chers.

Quand ce fut le tour de mon camarade, un grand rouquin à tête de brute ouvrit brutalement la grande valise de « l'inconnu ». A la stupéfaction générale la valise révéla des objets de culte : 2 petits chandeliers, 1 ciboire, 1 fiole, 1 boîte d'hosties, 1 petite chasuble. Bref cette valise ne pouvait appartenir qu'à un prêtre soldat. C'est ce qu'essaya d'expliquer mon camarade, mais ne connaissant pas un mot d'allemand comment se faire comprendre d'une brute forcenée, au bord de l'apoplexie ?
 Un coup de cravache sur la tête de mon camarade obtenait immédiatement le silence. Moi qui avais voulu l'appuyer, un coup derrière la nuque me fit

comprendre que le silence est d'or.
 « Du bist ein priester ? und gross filou ». Ramassant sa valise et ses affaires — nettement K.O. — mon camarade accompagné d'un gardien me quitta, pour la baraque des prêtres et moi, baraque de transit. Tout rentra dans l'ordre.

Je n'ai jamais revu le prêtre « Inconnu », il est vrai que je n'ai pas pris longtemps racines à Sandbostel. Et mon camarade, le faux prêtre, j'ai pu le retrouver en 1946 à Paris grâce à l'Amicale. Il me raconta qu'il avait, grâce aux autres vrais prêtres prisonniers, pu prouver sa bonne foi, et était parti suivre son étoile dans un autre kommando près d'Oldenburg.

Mots croisés n° 473 par Robert VERBA

	1	2	3	4	5	6	7	8	9
I									
II									
III									
IV									
V									
VI									
VII									
VIII									
IX									

HORIZONTALEMENT :

I. - Se dit d'un sentiment plus qu'amical. — II. - Personne qui navigue dans les cieux. — III. - Vraiment inutile. - Tomber dessus n'est pas marrant ! — IV. - Précédé d'un « B » c'est avoir de la veine ! - Attachant en faisant un nœud. — V. - Personne qui fait des vers mais qui manque d'inspiration. - Arrivé. — VI. - Ré, Cap-Vert, Saint-Louis, etc... en pagaille ! - Ensemble confus de choses accumulées. — VII. - Sans compagnie. - Accompagné de Fizz il fait un bon cocktail. — VIII. - Des manières vraiment blâmables. — IX. - Contentée jusqu'à plus faim.

VERTICALEMENT :

1. - Traiter quelqu'un de façon avantageuse. — 2. - Concrétisera ce qui n'était qu'un simple projet. — 3. - Se rendra en montant. - Cesses de vivre. — 4. - Grands filets pour prendre les oiseaux ou les poissons. — 5. - Marque l'origine d'où l'on vient. - Indique une alternative. - A moi. — 6. - Biffages. — 7. - Comme un ver ! - Précède souvent un vêtement qui serre la taille des demoiselles. — 8. - Surprenante. — 9. - Grivoises. - Abréviation d'une direction.

Solution en dernière page



Des nouvelles de Mme PARUELLE. Elle nous dit qu'elle prend, avec plaisir, chaque mois, connaissance du Lien et se tient au courant de l'état de santé du Kommando 604, dont faisait partie notre grand disparu, notre ami « PARU ». Meilleure santé à vous, chère Mme.

Le jeudi 24 mars, se tiendra à La Chesnaie du Roy à Vincennes, l'Assemblée Générale annuelle de notre Amicale, à laquelle, en tant que représentant du Kommando 604, je participais chaque année, ainsi qu'au banquet qui suit. Maintenant l'âge et mon état de santé ne me permettent plus de quitter Poitiers pour la capitale. J'étais souvent accompagné de nos amis BRESSON et FRUGIER, hélas aujourd'hui disparus. Qui va représenter le 604 à l'A.G. de notre Amicale cette année? Je souhaite que l'un d'entre nous, ou plusieurs, puissent prendre le relais.

Le prochain Lien vous donnera le compte rendu de cette importante manifestation de notre Amicale VB - X A, B, C.

Ce texte est arrivé trop tard pour être publié dans le numéro de mars : 10 jours de trajet! Je prie l'ami MARTIN de m'excuser. (J. T.)

— 0 —

— Avec un peu de retard, je vous transmets les vœux de notre ami Dédé KAUFFMAN dont la santé est moyenne; il doit prochainement se faire opérer de la cataracte. Meilleure santé, ami.

— En cette journée pluvieuse de fin février un coup de fil de nos amis JOUILLEROT nous faisant part de leur santé à tous les deux mais m'informant d'une triste nouvelle, la disparition de notre ami COULON, décédé à l'hôpital de Besançon à la suite d'un cancer généralisé.

Notre ami JOUILLEROT a pu se rendre aux obsèques et adresser un adieu de ses copains du 604.

— Ce même jour, un autre appel, celui de Mme COULON. Courage petite madame, tous ses copains garderont de l'ami Nenes le souvenir d'un parfait camarade. Adieu ami.

Relevé dans Le Lien de mars. Voir le Courrier de l'Amicale, les noms de :

ANCELOT et KAUFFMAN ainsi que celui de LAMOURET pour lequel je n'ai pas eu de nouvelles depuis une bonne quarantaine d'années. Si tu lis ces lignes, mets moi un petit mot me donnant des nouvelles de ta santé et de tes occupations. Merci d'avance.

Au mois prochain les amis.

Maurice MARTIN.
Mlle 369 - (IB puis XB).

1991 RASSEMBLEMENTS UNAC

- Mercredi 15 et jeudi 16 mai : Lyon.
- Vendredi 24 mai : Vaucluse et limitrophes.
- Jeudi 6 juin : Josselin (Morbihan), avec la participation de Marcel Simonneau Président de l'UNAC.
- Jeudi 12 septembre : Sion (Meurthe-et-Moselle), départements de l'Est.

KOMMANDO 605

LE PRINTEMPS DE VINCENNES

Aujourd'hui, 21 mars, c'est le Printemps, et il pleut. Et pourtant, c'est la Fête de l'Amicale à l'occasion de sa 46^e assemblée générale à la Chesnaie du Roy!

Après être venu et avoir vu l'ambiance de ce jour, je me permets de rendre hommage ici, encore une fois, aux fondateurs hélas disparus des VB et X A, B, C. Et de remercier l'organisateur PONROY pour sa persévérance et la réussite de son entreprise, aidé par MOURIER, VERBA et TERRAUBELLA de la plus efficace façon. Grâce à eux tous l'amitié P.G. ne faiblira pas, ni la fidélité.

Arrivés ma femme et moi en fin de repas, nous avons été chaleureusement accueillis par nos amis belges et français, et guidés à la table du kommando 852 par R. LENHARDT et Mme. Dans l'adversité et la maladie qui sont les nôtres depuis des mois, ces attentions nous ont redonné du courage.

Je regrette de n'avoir pas rencontré le Président LANGEVIN, et surtout mes camarades et amis du 605, les PARIS et CORTOT à qui je redis toute ma sincère amitié.

Après la pluie de ce premier jour de printemps, le soleil reviendra, et aussi la confiance en l'avenir.

R. LAVIER.

GAZETTE DE HEIDE

J'ai vu l'ami AYMONIN le 21 mars à Vincennes. Il n'a pas écrit de texte pour le présent numéro. Vous le retrouverez le mois prochain. Il va du mieux qu'il peut, mais la solitude lui pèse... Si vous lui écrivez de temps à autre, cela lui ferait plaisir. Pensez-y. T.

CHRONIQUE DE PAUL DUCLOUX La guerre de demain (suite)

Le lieutenant VON PIEFKE a été tué par le Père « HUSSON » le dernier jour des combats.

Voici résumée l'histoire de ce brave Père Husson.

En un certain village le lieutenant était logé dans cette brave famille. Les Allemands soupçonnaient que le jeune fils de la maison était un « terroriste ».

Un piège lui fut tendu et le jeune garçon arrêté une nuit, porteur de nombreuses cartouches.

Fureur du Père Husson qui, armé d'une hache, voulut frapper le lieutenant... un léger coup de baïonnette le mit hors de combat. Et c'est avec une idée de vengeance qu'il vit partir son fils... mourir dignement devant le peloton d'exécution.

Une longue description retrace ce douloureux moment.

Von Piefke, en conclusion écrit

« Quel sombre pressentiment vient de m'envahir ». « Je passai sous un réverbère à l'un des angles de la place, me hâtant de rentrer dans ma chambre pour faire mes préparatifs... lorsque j'entendis prononcer ces mots : « c'est lui... »

« Je tressaillis et me retournai vivement; la porte d'entrée d'une maison se fermait au même moment, mais j'avais déjà reconnu à la seule voix, celle qui venait elle-même de me reconnaître : c'était celle de Mlle Alice Husson. Et lui le père où était-il? à Lionville ou dans les environs? Il me semble qu'elle était en noir... le deuil du frère sans doute. »

« Nous partons à l'aube, et coïncidence curieuse : j'étais d'avant-garde en entrant en France il y a quinze jours, le hasard veut qu'en sortant je sois en arrière-garde. »

« Demain soir nous serons dans le camp retranché de Metz. »

Le même soir le Père Husson a obtenu ce qu'il cherchait depuis longtemps : la mort du sinistre lieutenant Von Piefke!

Poursuivant mes recherches j'ai retrouvé un troisième volume de « La guerre de demain », consacré au 3^e Régiment de Tirailleurs. Toujours de beaux dessins, des croquis expressifs exécutés par un artiste à la signature illisible.

Jour fructueux, je trouve un quatrième volume,



La captivité à Ulm en 1870-71

par le R. P. Joseph,
Aumônier des Prisonniers de Guerre.

(Suite du n° précédent)

CHAPITRE XIV

LES TURCOS

Les turcos, ou tirailleurs algériens, se trouvaient en assez grand nombre à Ulm, et ils y étaient l'objet de la curiosité générale. Les Allemands se montraient scandalisés de ce que les Français, disaient-ils, eussent introduit ces infidèles dans les armées chrétiennes. Nous n'avons pas à nous prononcer, et ceux qui ont fait cette guerre derrière les houblonniers, les bois et les buissons, à l'aide de l'espionnage et des trahisons, par l'incendie des villages, le massacre des innocents, le bombardement et le sac des villes ouvertes, ont perdu le droit de se montrer puritains sur le choix des moyens.

Les turcos se sont bien battus, de l'aveu de tous. A Wissembourg, ils ont soutenu en grande partie le choc de l'ennemi; une charge à la baïonnette leur valut huit pièces de canon; mais bientôt, succombant sous le nombre, ils furent décimés par la mitraille, et, sourds à la sonnerie de la retraite, ils se firent massacrer sur les canons qu'ils avaient pris, plutôt que de se rendre.

En captivité, ils ont souffert plus que les autres prisonniers; ils sortaient peu, sinon pour assister quelquefois à la messe (1), et ils y prenaient un extrême plaisir. Calfeutrés dans leurs casemates, ils cherchaient à se garantir du froid; mais la rigueur du climat, la mauvaise alimentation, occasionnèrent parmi eux de fréquentes maladies et de nombreux décès.

Ils paraissaient résignés, non par vertu, puisqu'ils sont fatalistes; ils ne se plaignaient pas, et je n'ai jamais surpris un blasphème sur leurs lèvres.

Ici, ce sont les infidèles qui font la leçon aux chrétiens : en France, le blasphème, ignoble, révoltant, cynique, dépasse toute mesure; il est au diapason de notre foi et de notre moralité. Souvent ces hurlements sacrilèges m'ont fait frémir... Cette horrible habitude se contracte de bonne heure; des pères de famille l'enseignent par l'exemple à leurs fils, l'atelier la mûrit, et la caserne y met le couronnement.

« Pendant la campagne, m'écrivait un officier très bon chrétien, j'ai vu des hommes, et ce n'était pas les moins nombreux, qui au lieu de songer, à travers les dangers qu'ils couraient, au salut de leur âme, juraient

également très bien illustré : « La guerre en ballons - Guerre de demain », grand récit patriotique et militaire par le même capitaine Darrit.

Egalement en ma possession un autre volume daté de 1882 : « Histoire d'un plébiscite, d'Erckmann-Chatrian, raconté par les 7.500.000 OUI... »

L'histoire d'un régiment : le 334^e R.I. Mon père, dès le début du conflit, a été incorporé dans cette unité pendant la grande guerre : l'Hartmanwiller kopf, Ballon d'Alsace et plus tard l'Aisne et la Champagne.

Autre trouvaille, d'un tout autre genre : fort volume de 600 pages édité en 1888, son titre : « Nos peintres dessinés par eux-mêmes. »

Petite explication... Il faut remonter à mai-juin 1940 pour situer cette VERIDIQUE histoire... Garrel arbeit-Kommando 470. Nous étions une vingtaine de P.G. désignés pour travailler sur la route de Thule. Parmi eux le « Magister » Jean MAISONNOBE, de Saint-Poncy dans le Cantal. Très cultivé il s'intéressait à tout. Même au boulot, il me voyait manier le crayon. Jean possède une très importante bibliothèque. Un jour il me dit : « Paul, j'ai chez moi un gros livre sur les peintres contemporains. Au retour je t'adresserai ce volume ». En juin 1975 je mis sur pied un voyage à Sandbostel, avec halte à Garrel (lieu où se trouvait notre kdo).

Jean figurait parmi les nombreux partants; il a tenu sa promesse et il m'a remis à la maison le « vieux » livre avec cette dédicace : « A mon ami Ducloux, à qui — après plus de trente ans — je tiens la promesse du KG 84437 celle de lui léguer ce « Florilège » de nos peintres ». Très intéressant volume, Chaque peintre a fait son portrait. Je suis heureux d'avoir ce gros volume. Merci Jean.

Jean n'est pas peintre, mais poète. Je viens de retrouver son petit recueil intitulé : « Un centenaire de Devinalhos » atropelados per Juan BEL (Jean Maisonno) avec cette dédicace : « Mon brave Paul Te done de tot cur... A quel libroun en lengua nostr!» Juan BEL.

Merci encore, cher Jean.

P. S. - Je possède toujours le « Journal de la France » : 1^{er} numéro 18 mai 1914, le dernier 30 janvier 1919. Mes recherches ont été vaines pour retrouver les numéros 155 (octobre 1917) et 160, 161 de novembre 1917. Dommage !

et blasphémaient comme des démons; ils mêlaient le bruit de leurs odieux juréments au bruit du canon et de la fusillade. Cela faisait horreur, et j'ai dû me dire : Tu es donc pourri jusqu'à la moelle des os, malheureuse France? semblable au fruit de l'Écriture, tu es magnifique au dehors et pleine de corruption au dedans, puisque tes fils sont tombés si bas, qu'ils blasphèment le Dieu qui donne la victoire, et qu'ils l'ont tellement oublié, qu'ils ne se souviennent plus de lui à l'heure de la mort. Je ne crois pas que chez aucun peuple on jure comme en France; le mépris du nom béni de Dieu nous met au ban des nations. »

Ici encore le scandale venait d'en haut : des relations nous révèlent que dans certaines batailles « les officiers français donnaient leurs ordres et envoyaient leurs hommes au feu avec des blasphèmes effroyables ». Que peut-on espérer de bataillons dont les chefs affichent ainsi l'impiété?

On sait que beaucoup de blasphémateurs prétendent justifier leur déplorable habitude en disant qu'ils n'ont pas de mauvaise intention, et que dans les juréments ils ne voient aucun mal. Ils ne réfléchissent pas que, dans ce cas même, le blasphème est coupable, parce qu'il est un manque de respect envers le nom béni de Dieu, par conséquent une insulte envers la Divinité; qu'il est un scandale donné aux autres et une source d'irréligion. Quand on ne respecte plus le nom de Dieu, que respecte-t-on? Voilà pourquoi un Père de l'Église déclare « que le blasphémateur est un ennemi de l'ordre social » (2). Et cela est plus vrai qu'on ne pense.

Les Arabes possèdent à un trop haut degré le respect de Dieu pour blasphémer. On les voyait donc résignés; mais qu'ils étaient tristes. Cette physionomie mélancolique qui distingue les orientaux avait pris un caractère de douloureux abattement. Il ne m'était guère possible de les consoler, car très peu comprenaient le français. Je les admettais aux distributions dans la même proportion que nos compatriotes. Ils se montraient reconnaissants; ils témoignaient à mon caractère de prêtre un respect dont j'étais touché; à plus forte raison ne se sont-ils jamais permis une parole inconvenante, lors même que je ne croyais pouvoir répondre à certaines exigences.

Ils sont rusés, et ne manquent point d'esprit : cinq malades, dont deux turcos, avaient obtenu, à leur sortie de l'hôpital, de me faire visite. Je pensais les régaler en leur faisant goûter du vin français; j'en versai aux nôtres, et offris un verre à un des turcos, qui fit un bond en arrière.

Je compris ce mouvement. « Je vous demande pardon, lui dis-je, je ne me rappelle pas que le Coran vous interdise l'usage du vin, et je n'entends pas vous faire désobéir à ses préceptes. »

Mais son coreligionnaire, moins scrupuleux et qui avait sans doute envie de boire un coup, prit la parole. « Oh! Marabout, dit-il, Mahomet défend le vin seulement aux civils, et pas aux militaires; donc nous en pouvons boire. »

Je fus très embarrassé; n'ayant pas étudié la théologie du Coran, je ne pus juger de la valeur de cette distinction : bref, je leur versai à boire, et, à la manière dont ils vidèrent leurs verres, on vit bien qu'ils n'étaient pas des apprentis.

Ceux qui mouraient étaient inhumés avec les honneurs militaires, et, comme nous ne pouvions pas y apporter le concours des cérémonies liturgiques, un pasteur protestant s'offrit et assista aux obsèques des turcos. Ce fait produisit grand émoi et grand scandale dans la population. Le pasteur s'en tira très habilement, et à l'enterrement qui suivit il tint ce discours :

« J'apprends qu'on me reproche ma participation à ces funérailles ; on a tort : ces Arabes ont une foi et croient en Dieu, pourquoi leur refuser cet honneur ? tandis que j'ai des paroissiens chrétiens qui ne croient à rien, ni à Dieu ni à diable, et que je suis bien obligé d'enterrer ! » Le bruit finit là.

Les turcos sont religieux ; ils aimaient nos offices, ils m'ont paru accessibles à la vérité ; sans notre inhabile législation en Algérie, la création funeste des bureaux arabes, le prétendu respect de la liberté de conscience, qui éloigne d'eux les lumières civilisatrices de l'Évangile, on aurait pu réussir à former là un peuple chrétien ; on aurait évité tant de sacrifices de sang et d'argent nécessités par ces révoltes interminables qui placent constamment notre colonie à deux doigts de sa perte.

LE DEPART VERS LA FRANCE

« L'article 6 du traité de paix signé à Versailles le 26 avril 1871 stipulait que « les prisonniers de guerre seront rendus immédiatement après la ratification des préliminaires ».

Cette disposition ne fut appliquée que partiellement. (Le déroulement de l'insurrection de la Commune retarda gravement le rapatriement des P.G.). Le 12 avril, 1.400 hommes seulement regagnaient la France...

« A la même époque, nous reçûmes à Ulm le dépôt des prisonniers de Weingarten. Ils nous arrivèrent dans un état assez misérable ; plusieurs ne possédaient que l'unique chemise qu'ils portaient sur eux ; ils furent pourvus du nécessaire.

Chaque jour aussi, des soldats venant du fond de la Prusse traversaient la ville et sollicitaient des secours, de sorte que nos charges restèrent les mêmes ».

Enfin, vers la fin juin, le gouvernement d'Ulm, qui avait apporté une sollicitude réelle à ces départs, nous

autorisa à emmener les plus malades. Le retour se fit par Constance, Schaffhouse et Bâle, à travers le plus beau pays du monde, au milieu de ces Suisses si religieusement hospitaliers, qui avaient déjà tant fait pour nos infortunés soldats, et dont la charité n'était point épuisée ; car ils nous firent partout le meilleur accueil et nous comblèrent des soins les plus attentifs ; nous ne les oublierons jamais. Nos malades en avaient besoin ; plusieurs étaient très fatigués, un poitrinaire surtout que je craignais de perdre en route. Heureusement il n'en fut rien ; une halte à Bâle les reposa un peu.

Nous fûmes accueillis dans cette ville par M. de Locmaria, vice-consul de France, dont le dévouement pour tous les prisonniers pendant cette guerre est au-dessus de tout éloge.

Nous touchions à notre chère et pauvre Alsace ! Un sentiment de profonde douleur s'empara de notre âme.

Le premier objet qui nous offusqua en arrivant à Saint-Louis fut le casque pointu des Prussiens. A cette vue, un mouvement d'indignation s'empara d'un marin, vieux loup de mer, qui se tenait à peine debout : « Monsieur l'aumônier, cria-t-il, descendons pour leur donner une râclée !

— Mon ami, c'est trop tard, je vous engage à vous tenir tranquille ».

En effet, le moindre geste, la moindre parole, pouvaient nous causer les plus graves désagréments.

Mais combien nous ressentîmes alors les conséquences déplorables de la plus malheureuse des guerres, qui venait d'arracher du cœur de la France ces provinces si généreuses, si françaises, si riches en patriotisme !

On nous acclamait dans les gares de passage ; les cris de : « Vive la France ! — Au revoir ! — A bas la Prusse ! » retentissaient de toutes parts. Le train se remettait en marche, et on essayait d'inutiles larmes...

Les Alsaciens ne se contentèrent pas de ces stériles manifestations ; ils accueillirent partout nos soldats comme des frères, auxquels ils restent unis par le cœur et l'inviolable énergie de la volonté. Cela se sent. Tout l'or du Pérou et tous les supplices de la Sibirie n'y changeraient rien. L'enfant qu'on a arraché du sein de sa mère ne s'attachera jamais à une marâtre.

A Strasbourg on fit des prodiges pour bien recevoir ces chers exilés : rien ne manquait, ni le vêtement chaud, ni le tabac, ni les cigares, ni la soupe pour les valides, ni le bouillon et le vin pour les malades.

Au milieu de ces ruines, qui restent là comme une fiévreuse éloquente de l'acte le plus sauvage qui ait jamais déshonoré l'histoire d'un peuple, et malgré la misère des milliers de familles qui ont tout perdu dans cette horrible catastrophe du bombardement, les Strasbourgeois ont trouvé dans leur amour pour la France une source d'aumônes toujours abondantes ; le pauvre donnait dans la même mesure que le riche, et des centaines de mille prisonniers ont trouvé là, au retour, du soulagement.

L'organisation était avantagement conçue : restaurants gratuits, traitements des blessés et des malades, logements, tout avait été préparé. Des enfants couraient joyeux au-devant de nos soldats, pour leur souhaiter la bienvenue, porter leur sac et les conduire au foyer paternel, où ils s'asseyaient comme le fils de la famille. « Ah ! disaient-ils avec émotion, si nous ne sommes plus sur le territoire de France, nous sommes toujours au milieu des Français ! » Ils avaient raison. Bismark arrachera à l'Alsacien le cœur et la vie plutôt que de lui enlever l'amour de la patrie perdue.

(1) Ils avaient bien un marabout, prisonnier à Ulm, mais il s'occupait peu de ses coreligionnaires.

(2) Saint Jean Chrysostome.

LECTURE

L'ivrogne et l'emmerdeur

de Georges HYVERNAUD

Lettre à sa femme 1939-1940

(Editions Seghers 1991)

Après La peau et les os, Le wagon à vaches et les Carnets d'oflag, ces livres irremplaçables sur la captivité de guerre, paraissent aujourd'hui en volume, présentées par Mme A. HYVERNAUD, les lettres que son mari, lieutenant de pionniers à l'armée du Nord, lui écrivit du 31 août 1939 au 13 mai 1940.

L'ivrogne et l'Emmerdeur désignent les commandants qui se succédèrent à la tête de la compagnie du lieutenant Hyvernaud, la 4^e du 1^{er} bataillon du 421^e régiment de pionniers cantonné au plat pays. Ces surnoms se suffisent à eux-mêmes, nul besoin de les expliciter davantage. Dans le grand brassage d'hommes que la guerre suscite, ces échantillons ne surprennent pas. Ils sont de toute société, civile ou militaire. Qui de nous, en ce temps-là, n'a côtoyé le sac à vin, le casse-pieds, le « chiant » galonné ou pas ? D'autant plus « eux-mêmes » que les circonstances s'y prêtent...

« Quant à mon patron... je l'ai pris au début pour un simple fantoche. Il s'est amené avec toutes ses décorations, le col ouvert, col absolument crasseux, et trois jours d'une barbe maigre (...) Bafouillant... il vivait dans un ahurissement permanent mais excité. Se voir investi d'une autorité telle que celle qu'on lui confiait, ça l'a soulé autant que le Pernod qu'il s'envoie tout le jour ».

Construire et monter des baraques, préparer des cantonnements pour la troupe, tracer des chemins, creuser des trous (« activité en somme sympathique »), c'est le passe-temps des hommes dans la pluie et le froid de ce premier hiver d'où seule la guerre est absente, à Achicourt, Saint-Waast-en-Cambrésis, Saint-Amand-les-Eaux, villages encore habités des plaines nordiques : « J'ai comme soldats des hommes du Nord, braves gens pas très jeunes, sérieux, volontiers confiants et affectueux. On s'entend, ça marche ». Et puis, « j'aime passionnément le Nord. Quand j'avais dix-huit ans, j'éprouvais pour cette région que j'ignorais le désir qu'on a d'habitude pour les pays du soleil ».

Echelonnées sur neuf mois, nourries d'un quotidien observé et noté avec pertinence, avec humour aussi, ou retenue ; émaillées des souvenirs d'hier partagés avec son épouse, relations-lectures-sorties — tous deux sont des enseignants — ; illuminées par la « présence » constante de leur petite Marie-Claude... qui n'aime pas le pyjama (l'uniforme) de son papa, ces lettres d'un mobilisé nous touchent par leur sincérité, leur naturel — même si beaucoup nous reste étranger. Ecrites sans souci de publication, elles prévalent admirablement aux grands livres de l'épreuve insoupçonnée qui attend leur auteur, la captivité.

« Ces heures de barbotage dans le néant » d'une époque ubuesque, la fréquentation obligée de l'Emmerdeur-supérieur hiérarchique, le contact avec quelques palotins ou bourgeois des alentours, l'immobilité apparente des heures, des jours et des mois, tout cet en-dehors de lui fait un peu vaciller ses certitudes, ses a priori sur l'homme et sur la vie. « Quelles tristes et sauvages réalités il faut regarder de tout près ». L'amertume lui vient « par crises, quand il confronte son idée théorique de l'homme avec de vrais hommes ». Cette lucidité désabusée nourrira, centuplée, ses grands livres à venir...

Ce qui dans l'instant le sauve, c'est la lettre attendue, celle à écrire, et les petits dessins pour sa petite fille, « le Poulet ». Le passé exilé est la réalité qui le fait respirer, exister... Et quand « la guerre qui ne se fait pas oublier, la garce » arrive enfin, il s'écrie, plein de nostalgie, dans une dernière adresse à sa femme : « Comme nous avons eu raison de faire des provisions de bonheur, de constituer des stocks, quoi ! »

Témoignage d'amour, étude de caractères, laboratoire d'images et d'idées, ces lettres de guerre nous émeuvent par ce qu'elles nous révèlent ou nous font entrevoir de la personnalité de Georges Hyvernaud. Elles auraient pu ne pas voir le jour et rester dans le

tiroir secret. Le temps, c'est vrai, n'en a altéré ni la qualité humaine ni la saveur. Il faut savoir gré à leur destinataire de nous les donner à lire aujourd'hui.

J. Terraubella.

Avec l'autorisation de l'éditeur et de Mme Hyvernaud, que nous remercions, nous reproduisons ci-dessous deux courts extraits de l'ouvrage, poème et prose.

Mardi 9 janvier 1940

BILLET DE LOGEMENT

Les portraits de famille me regardent avec sévérité
quels beaux faux cols ils avaient les oncles du temps passé
mais c'est la famille des autres, ça ne me regarde pas
aucune complicité ne me lie à ces gens-là

ailleurs j'ai aussi mon lot de chapeaux melons et d'ombrelles
de cierges de communiant et de guerriers sans dentelles
les héros de l'an 18 porteurs de leur croix de guerre

car il est écrit que chacun portera sa croix sur la terre
c'est aux autres tout cela, c'est pour d'autres qu'ont fleuri
le bouquet de la mariée et le pompon du képi
et le galon du margi en double V sur sa manche
et l'audace circonflexe des moustaches du dimanche.

Mercredi 31 janvier 1940

Une chose bien ennuyeuse, c'est que les déplacements nocturnes en voiture vont devenir redoutables. Les nouvelles lampes m'ont l'air d'éclairer à peu près autant quand elles sont éteintes que quand elles sont allumées. Il est vrai que les jours allongent... Ma 202 est maintenant pourvue de ces lampes discrètes.

Je ne t'ai pas encore dit qu'avec ta vaste lettre de jeudi-vendredi j'ai reçu le petit paquet bleu. Tout était intact.

Dans ta lettre, il était beaucoup question de dégel. Chez nous, comme mes lettres précédentes te l'ont assez dit, ça a été moins vite. Ce matin encore, on n'avancait qu'en patinant. (Soit dit en passant, je suis absolument dégoûté des sports d'hiver). Mais la pluie est venue, tout fond, on marche sans calculer chacun de ses pas — bref, c'est ce que les gens de l'endroit appellent « le bon dégel » (= le dégel sérieux, pour de vrai, pas une perdue apparence comme les dégels précédents).

A la faveur de cet adoucissement du temps, mon chef et moi-même nous avons inspecté ce que ledit chef appelle avec un à-propos inconscient « le derrière du cantonnement ». Le derrière est un vaste jardin abandonné. On y a creusé une fosse profonde et étroite chevauchée de quelques planches. Cela s'appelle, en langage technique, des « feuillées ». On s'y accroupit tant bien que mal pour l'opération que tu devines. Mais, comme tous ces jours-ci il faisait froid, que les planches sont glissantes, que le trou est lointain, que la nuit est complice de bien des faiblesses, pas mal de pionniers ont négligé les feuillées officielles pour des recoins plus proches. C'est ce que nous avons constaté avec la plus vive indignation. Ce n'était pas difficile d'ailleurs à constater. Ça s'étalait abondamment, insolemment. Le noble jardin aux bourgeoises allées de buis, aux confortables espaliers, avec toute sa mélancolie de domaine déserté, était fleuri de fragments de L'Echo du Nord, du Réveil du Nord et de Paris-Soir qui signalaient de loin à notre attention les errements de nos troupes. Le chef frémissait d'une juste colère. Ça ne pouvait pas se passer ainsi. Il a mandé le caporal de jour, un maigre binoclard à visage de séminariste. Il lui a fait constater — « Tenez, là, là encore et là » — tous les aspects de la situation ; et il lui a intimé l'ordre de rassembler des hommes de corvée pour faire disparaître ces témoignages indiscrets de la parfaite digestion de notre compagnie. Même il a eu pour conclure,

et avec son habitude de parler par clichés, cette phrase dont la banalité révélait soudain un incomparable effet comique :

— Mettez-vous-y tout de suite : vous avez du pain sur la planche.

Et ça ne s'est pas arrêté là. Au rapport, une note spéciale a été lue, que j'ai l'intention de copier et de garder pour mes travaux futurs. Et des sanctions éffroyables sont promises à qui ne choisirait pas l'endroit réglementaire pour y satisfaire aux plus humbles nécessités organiques tout en rêvant sous le regard innombrable des étoiles

Je suis bien rabelaisien aujourd'hui. Et mon histoire ressemble beaucoup à une de mes histoires précédentes. Hélas ! Ces choses-là sont consubstantielles à l'existence d'une armée. On en parle avec une impayable gravité. Dans mes souvenirs, c'est un des chapitres importants. Mais ça me met mal à l'aise pour te communiquer certaine hantise poétique. Te souviens-tu d'un poème de Pius Servien qui nous avait plu il y a des années ? Je t'en répétais constamment deux vers. Il y a des baisers, ou des lèvres, ou les deux dans le premier. Le second doit être :

Comme au fond de la nuit les étoiles d'été

J'avais trouvé ces deux vers d'une plénitude admirable et je ne retrouve plus le premier qui me semblait inoubliable, et ça m'agace.

(Je m'avise que les étoiles sont le lien entre le passage scatologique et le passage poétique de ma lettre. Quelle horreur !)

J'ai écrit toute la soirée. J'écrirais ainsi, je crois, pendant des heures. Mais il faut être raisonnable. Je vais aller dormir. Mais pas sans te dire quel plaisir m'ont donné toutes tes histoires du Poulet. C'est vrai qu'elle est ravissante. Ce qui est vrai aussi, c'est que tes lettres me rendent tout supportable parce qu'elles me mêlent à votre vie, parce qu'elles me permettent de n'être jamais sans vous.

PROCHAIN RENDEZ-VOUS

A « L'OPÉRA-PROVENCE »

DIMANCHE 5 MAI

à 12 heures

LA RELÈVE ?

Oui, amis Parisiens et de banlieue, vous surtout parmi les moins âgés, il faut répondre à l'appel que vous a lancé Lucien PLANQUE dans Le Lien de février. Venez prêter main-forte aux dévoués du Bureau dont je ne redis pas ici les noms, mais que vous connaissez. Ils donnent le meilleur d'eux-mêmes depuis longtemps, ils font vivre aujourd'hui l'Amicale, ayant pris le relais des anciens dont le souvenir reste toujours présent en nos cœurs.

En ce qui me concerne, et en dépit de mon « titre » de vice-président, je dois renoncer à toute réelle activité — les ennuis graves de santé de mon épouse depuis mars 1989, et les miens propres, m'en empêchent, et je le regrette.

C'est pourquoi je joins ma voix à celle de mon ami Lucien, pour que vous qui le pouvez — il y en a — veniez en aide à ceux des nôtres qui, malgré maux et fatigue, assurent toute la tâche sans rechigner au 46 rue de Londres.

Oui, amis de Paris et de banlieue, voyez où est votre devoir, ne permettez pas que notre Amicale aille à vau-l'eau. Quittez vos pantouffles, offrez vos services. Je compte sur vous.

Le vice-président,

Roger LAVIER,

(Mars 1991)

ÉPILOGUE DE LA GUERRE 39-40 ET CAPTIVITÉ SANDBOSTEL 1940, " STALAG XB "

En 1940, le camp en construction s'étendait déjà sur plusieurs hectares, dans un terrain de tourbières. L'entourage était fait de deux rangées de fils barbelés de trois mètres de hauteur, dont une partie électrifiée. Des miradors, construits tous les trente mètres, étaient munis de gros projecteurs et de mitrailleuses fixes.

L'entrée comportait un grand portique avec sas, deux portes à deux battants, deux guillemettes, une de chaque côté, pour les sentinelles de garde.

La Kommandantur était à droite de l'entrée, l'infirmerie à la suite.

Sur la partie droite du camp, à cette époque, il existait des baraques en bois. Trois pignons, un à chaque bout et un au centre, étaient bâtis en briques et supportaient chacun une cheminée. Les lits étaient superposés sur trois étages. Dans le centre des baraques, des lavabos en forme « d'auges à bestiaux » étaient aménagés, avec un robinet tous les mètres. Il y en avait une rangée de chaque côté et une double rangée au centre.

Les douches, installées dans une baraque spéciale, n'étaient ouvertes que par roulement et servaient surtout à l'épouillage hebdomadaire (souvent sans eau chaude).

Les cuisines étaient au bout du camp, construites en dur également. Elles étaient munies de grosses chaudières autoclaves. La cuisson était rapide. Les cuisistots, munis de grandes pelles creuses, remplissaient en trois coups des bouteillons de 20 litres environ. Ils avaient également des fourches (genre fourche à pierres avec au moins douze dents) ; elles servaient surtout à éliminer les os des viandes ou les arêtes dorsales lorsqu'il y avait cuisson de morue...

Une grande salle, munie de bancs, recevait les « corvées de pluches ».

Au tout début, la soupe était composée de patates, de rutabagas, de son et de chou. Nous en recevions une ration le midi seulement. Le matin, nous avions un jus de je-ne-sais-quoi (nous l'appelions « l'eau de tourbe ») et une ration de 200 gr de pain noir avec soit de la graisse soit de la margarine, plus quelques patates cuites à l'eau ; c'était tout pour la journée.

A notre arrivée, nous avons été accueillis par des soldats allemands, aidés de Polonais prisonniers. Ceux-ci usaient de leur « ancienneté » pour nous « racketter », en nous faisant miroiter quelques avantages, en nourriture surtout.

Nous avions d'abord été logés sous des tentes. Il n'y avait de place dans les baraques que pour les services administratifs du camp et pour les ouvriers qui en continuaient la construction, essentiellement des P. G. yougoslaves et polonais.

Nous fûmes rapidement expédiés en « kommando ». Seuls restèrent au camp des spécialistes du bâtiment, des infirmiers, des bilingues, ou des prisonniers pouvant être utiles à la marche du camp.

L'allée centrale était très large et servait pour les rassemblements et les appels. Ces appels étaient toujours très longs, car plusieurs gardiens nous comptaient sans trouver toujours le même nombre. Heureusement, en septembre, nous étions encore favorisés par la douceur du climat nordique allemand.

Notre séjour au camp ne dura qu'une semaine. Après plusieurs rassemblements, quelquefois trois par jour, un matin à l'aube, nous fûmes répartis par groupes d'une douzaine, chacun encadré par trois gardiens. Nous avons refait les 13 km à pied avec notre menu « barda », jusqu'à la gare où nous étions arrivés huit jours plus tôt !

Nos gardiens étaient d'assez bons bougres. D'un âge avancé, ils ne nous rudoyaient pas excessivement.

C'était un dimanche de la mi-septembre, il faisait beau. Notre arrivée en gare fut l'objet d'une grande curiosité de la part des autochtones du coin. Ils nous regardaient un peu comme des bêtes curieuses, sans aucune manifestation à notre égard.

Le train arriva. Après presque une heure d'attente, nous montâmes dans des wagons de voyageurs assez vétustes, en queue.

Nous avons roulé en direction de Brême et de Hambourg. Là nous avons changé de train. Quelques groupes prirent d'autres directions. Nous étions, nous, sur la ligne de la « Eisenbahn », seule compagnie privée qui part de Hambourg-Altena et qui monte jusqu'à Schleswig, au bord de la Mer du Nord.

En fin de matinée nous arrivions à Ulsbourg, petite localité située à quelques dizaines de kilomètres à l'est de Hambourg.

Une fois débarqués, nos gardiens nous confièrent à deux gardes locaux qui nous conduisirent à notre « local-dortoir ». Là, une dizaine de civils nous attendaient. Alignés devant notre future résidence, un grand bonhomme qui marchait avec une canne en boitillant, nous toisa du regard et désigna en premier un camarade du bout de la rangée. Puis revenant sur ses pas, il posa sa canne sur mon épaule. Nous étions choisis comme au marché aux esclaves noirs... Les autres civils choisirent à leur tour et ainsi chaque prisonnier s'en alla avec son nouveau maître après qu'il eut déposé ses menus bagages sur un châlit du local.

Une vingtaine de gars séjournaient dans ce kommando ; certains y étaient arrivés depuis la fin juillet. Faits prisonniers en Hollande ou en Belgique, ils étaient montés à pied en plusieurs étapes. Parmi ces « anciens » il y avait deux Polonais.

Notre local était une ancienne porcherie. Les murs avaient été blanchis à la chaux, les portes obturées de barreaux et les stalles à porcs meublées de nos châlits superposés sur trois étages. Des housses de toile de jute remplies de paille servaient de matelas. Deux couvertures s'y ajoutaient.

Un espace libre au fond de la porcherie était occupé par un poêle à tourbe et deux tables avec bancs.

Un coin, sous un châssis de verre, était réservé au camarade faisant office de cordonnier et de garde-baraque (nous l'appelions le « bouif »).

Sous le pavage subsistait encore la fosse à purin ! Souvent, des odeurs fétides venaient « embaumer » notre séjour !

Le patron qui était le bourgmestre nous emmena dans sa ferme. Il était accompagné de son neveu Kristian, un militaire en permission.

Il nous fit entrer dans une petite salle servant de cuisine d'été et de débarras, nous invita à s'asseoir à une table et, usant d'un français « petit nègre », nous dit : « manger, manger, essen, essen ». Une servante d'environ quarante ans nous apporta de la soupe, genre laitage avec de petites billes translucides qui ressemblaient soit à des œufs de grenouilles, soit à des petites boules de gui. Ensuite, nous avons eu un plat copieux de purée de pommes de terre mélangées à des rutabagas. Nous avions tellement faim que nous avons presque tout liquidé.

Vers deux heures, un gardien avec un groupe d'une vingtaine de P. G. de notre kommando passa nous prendre.

Nous sommes allés à la sortie du pays, dans un genre de parc. Là, nous avons reçu des outils de terrassement et... au travail ! Nous étions par groupes de six et nous devions piocher et charger de terre des wagonnets. Une équipe les poussait ensuite sur un genre d'ados. Nous construisions un terrain de sports et nous montions la terre du bas pour établir les gradins.

Vers cinq heures, une calèche à quatre roues, tirée par un cheval et conduite par la femme du bourgmestre, vint sur le chantier. Deux camarades furent requis pour décharger deux bidons de lait et des paniers. Ensuite, au sifflet, le gardien fit stopper le travail et nous rassembla en gueulant « café, trinken » à plusieurs reprises.

Les copains, des habitués, nous expliquèrent que tous les dimanches après-midi c'était la même manœuvre. Nous n'étions pas payés mais récompensés par cette collation un peu exceptionnelle : du café « ersatz » avec du lait pour ceux qui en désiraient, et deux grosses parts de gâteau genre gâteau de Savoie, mais sans beaucoup de beurre. Pour nous, c'était un extra et cela nous redonnait du cœur à l'ouvrage.

Des jeunes tilleuls, gros comme le bras, étaient déjà plantés, il fallait étendre la terre autour.

Nos « anciens » se livraient peu ou prou au sabotage : dès que le gardien tournait le dos, à deux ils pliaient un de ces arbres pendant que l'équipe du wagonnet basculait la terre par dessus. Un arbre par-ci, un autre par-là manquaient, si bien que le bourgmestre finit par s'en apercevoir. Il rouspétait après le gardien, en le lui reprochant (« Noch ein » ou « Zwei Kapout » ! pour « encore un ou deux cassés »). Le gardien s'en prenait alors à l'équipe ; les gars, sans rire, lui disaient d'abord, tout étonnés, « Ich Weiss Nicht », « pas savoir », pour terminer par « Katastrophe ».

La journée terminée, le gardien ramenait sa troupe chez les divers patrons. Ceux qui travaillaient à la Compagnie « Eisenbahn » étaient nourris par une femme du pays chez qui ils allaient quérir leur nourriture avec un petit chariot à quatre roues. Ils mangeaient au kommando.

Le gardien nous reprenait ensuite le soir. Le matin, il nous conduisait au travail chez nos patrons. Mon camarade Pierre PETIT, caporal-chef au 30^e d'Artillerie d'Orléans, avait fait la même campagne que moi au 13^e R.I.M. Le lendemain, lundi, nous avons fendu du bois pour le stocker près de l'habitation. Les hivers étant rudes dans la région, il fallait prévoir pour la période froide qui commence fin novembre et dure jusqu'à fin mars.

CHAMPAGNE LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P. G. V B)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix.

Le neveu du patron nous guida dans notre emploi du temps. Il devait repartir après la fin de sa permission agricole. Nous avions en étable une douzaine de vaches laitières. Elles portaient toutes un nom de femme et elles avaient une boucle à l'oreille droite avec un numéro (cela nous semblait drôle). Les jeunes génisses étaient encore aux prés à cette époque de l'année. Nous avions une trentaine de porcs, dont une dizaine de mères. Toutes ces bêtes étaient logées dans le prolongement des bâtiments. Tout était accessible sans avoir à sortir. Deux chevaux servaient au travail de la ferme. Un tracteur en commun avec d'autres paysans servait aux gros travaux.

On nous donna à chacun un cheval, mon camarade hérita d'un grand « pêchard » tout moucheté, qui avait un sale caractère. Moi, j'héritai d'un type brun, genre breton, très docile, avec qui je n'eus aucun problème.

Mon camarade, peu expert en la matière, avait un peu la trouille, car cet animal bottait. Il fallait le maîtriser ferme, si bien que, souvent, nous nous mettions à deux pour le panser et le seller.



Vers la fin du mois d'octobre, il y eut des séances de lasso ; les bêtes qui avaient passé leur jeunesse dans les pâtures n'étaient pas faciles à reprendre. Nous avions trouvé une méthode, infailible : nous prenions le chariot dans lequel nous mettions des feuilles de rutabagas ou de bettraves, l'un de nous conduisait, l'autre, assis à l'arrière, « cravatait » les bêtes gourmandes. Lorsque quatre d'entre elles se trouvaient attachées au chariot, nous les conduisions à l'étable.

Nous en avions une trentaine à prendre, plus une jument grise pommelée, élevée pour l'armée. Chaque ferme, suivant sa superficie, devait en faire l'élevage.

Nous avions également quelques jeunes veaux fraîchement sevrés. Avec eux, c'était un autre genre de sport. A nous trois, avec Pierre et Maria la domestique, nous les cernions. Je prenais la tête, Maria la queue, et Pierre « touchait » et souvent poussait.

Il nous est arrivé quelques avatars ; une fois, un taurillon assez musclé, partit en direction de la ferme à fond de train. La bonne, traînée, accrochée à la queue, faisait du ski nautique avec ses sabots en bois aux semelles assez lisses, PETIT courant devant avec son bâton pour lui barrer la route ! Prévoyant l'atterrissage dans la mare à purin, je lâchai mon bolide qui continua avec la pauvre Maria qui, elle, n'avait pas lâché prise. Elle termina sa course à plat ventre dans le liquide... Elle en fut quitte pour un sérieux nettoyage ; Pierre et moi nous nous étions payés une bonne bosse de rire !

Nous devions aussi veiller les mères-truies lorsqu'elles mettaient bas. Il fallait se tenir près d'elles armées de grands ciseaux pour couper le cordon et éloigner le porcelet de la mère, car le porc est carnivore et souvent les petits sont dévorés ! Lorsque la truie en avait terminé et que les petits commençaient à têter, tout allait bien. Certaines bêtes étaient méchantes, il fallait se tenir sur ses gardes avec un gourdin, ou sauter par-dessus le muret du box...

Nous avons également fait le battage des céréales en novembre. Comme chez nous, quelques voisins viennent donner un coup de main. Ce jour-là le menu était amélioré, souvent avec du porc grillé. Comme breuvage, nous avions de la bière ou du vin de sureau (les graines mûres du sureau sont récoltées et traitées comme des raisins). Ce vin est assez astringent mais consommable. Les Allemands font même des soupes avec un peu de ce liquide très rouge et du « Buttermilch » (petit-lait sortant du barattage du beurre).

Le travail de battage ne durait guère plus d'une journée et demie. La moisson était surtout composée d'orge qui était vendue en brasserie pour la fabrication de la bière, du seigle pour la farine panifiable et de l'avoine pour les bêtes.

Les sacs d'orge et de seigle étaient remplis jusqu'au col et pesaient 110 kg. Deux des Allemands qui participaient aux battages nous mirent un jour au défi de les monter au grenier pour les vider. Il fallait d'abord monter par un escabeau dans une charrette à ressorts d'où partait pour le grenier une échelle trop courte. Dans la charrette les ressorts agissaient au coup de jarret, si bien qu'en arrivant en haut, il fallait saisir une poignée plantée dans le chambranle de la porte et donner un coup de rein pour arriver au plancher du grenier !

Après une pareille acrobatie, je « rechutai » de la hernie inguinale droite dont j'avais été opéré avant guerre.

Le lendemain, Schuster, le gardien, me conduisit chez le docteur, dans un petit « bled » voisin. Le « toubib » me tâta, je fis la grimace d'une façon assez accentuée, il prescrivit donc l'opération. Pour ce faire, je devais être conduit au XA, dépendant du XB de Sandbostel. Ce qui fut fait quelques jours après.

A Suivre.

CARTE DU COMBATTANT

« ... En 14-18, sur huit millions de soldats, il n'y a eu que 50 % d'entre eux qui ont obtenu la carte (du combattant). En 39-45 il n'y en a pas eu 50 %. Pour l'AFN nous avons reçu 1.200.000 demandes. Plus de 900.000 ont obtenu satisfaction. Les associations veulent que tout le monde en bénéficie. Je dis non. Non, pas à tout le monde. La carte du Combattant a une valeur morale indéniable que le ministère n'a pas le droit de réduire. »

Evasion en forêt-noire

Ancien du Stalag V.B, amicaliste de longue date, notre camarade COLOMB Roger, demeurant 16, rue Bosquet du Parc, 45760 Boigny-sur-Brionne, recherche les camarades P.G. du V.B, qui se trouvaient avec lui au kommando 26006 à Constance (Peterhausen), firme Horse, et pouvant attester de son évvasion avec 17 de ses camarades dans la nuit de Noël 1941. Evvasion réussie par la Suisse.

Il ne recherche, ce sont ses mots, ni gloriole, ni médaille, mais simplement des amis qui se souviennent. Il est vrai qu'une évvasion ne s'oublie pas, de même que la captivité.

Roger COLOMB âgé aujourd'hui de 81 ans, a été appelé en 1939 au 139^e Régiment d'Infanterie de Forteresse formé à Etain. De là, avec son régiment, il a rejoint Laix, près de Longwy. Pris dans la tourmente, il est fait prisonnier comme tant d'autres de l'armée de l'est, à Granges-sur-Vologne, dans les Vosges. Il connaît ensuite le camp de Neuf-Brisach, puis Strasbourg d'où il est dirigé sur Villingen (de triste mémoire), au début du mois d'août 1940. Un travail en kommando l'attend près de Constance, d'où il s'évadera.

Répondant à notre souhait, en toute modestie, il a bien voulu nous raconter simplement, en précisant qu'il n'était pas un écrivain, les circonstances de son évvasion et de sa suite.

Avant d'arriver au 20 juin 1940, son régiment, obéissant aux ordres, a fait retraite, non sans combattre, ralentissant ainsi la marche de l'ennemi. Au cours de ces combats, plusieurs officiers et hommes de troupe se retiraient des premières lignes en alternant retraite et combats défensifs au cours desquels plusieurs d'entre eux périrent (1).

L'EVASION

« Nous sommes à Noël 1941, depuis le jour de notre capture dix huit mois ont passé. Les jours se sont écoulés lentement, tristement et l'envie de reprendre notre liberté nous travaillait, d'autant que les Allemands, sans s'en douter, avaient provoqué la tentation en plaçant ce kommando si près de la Suisse.

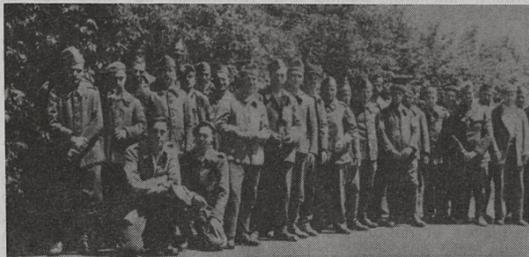
« Préparés depuis longtemps à cette possibilité, sur 70 présents au kommando, nous réunissons 17 camarades pour un départ. Les tâches préparatoires sont réparties entre nous, se procurer des outils, pinces coupantes, échelles de corde et surtout confection d'une clef absolument nécessaire pour sortir de la geôle sévèrement gardée. Tous ces moyens étant réunis, la date du 24 décembre, veillée de Noël, est choisie pour l'envolée vers notre France. Les chleus ne se doutent de rien, ils se préparent à ripailler de leur côté. Pour ne pas être en reste, nous fêtons aussi notre départ en organisant une petite sauterie entre nous. Les cœurs des partants sont un peu serrés, l'aventure va commencer.

« Avant le départ, une petite contrariété survient, un de nos camarades surpris, s'est fait enfermer, sans le vouloir, dans les W.C. et il nous faudra attendre sa délivrance. Cela dure une bonne heure et je ne trouve rien de mieux que de m'assoupir sur mon grabat. Heureusement mon voisin de lit me réveille et me pousse vers la sortie. Je suis le dernier.

« C'était sûr, le groupe n'a pu rester compact et s'est disloqué, heureusement chacun a en poche l'itinéraire à emprunter. Nous ne remercierons jamais assez les jeunes Alsaciennes, qui, à leurs risques et périls, connaissant bien les lieux, nous ont donné la marche à suivre pour atteindre la frontière Suisse.

« Une embûche de taille nous attendait pour sortir du camp, il nous fallait franchir un ruisseau et passer un grillage. Tout le monde était rassemblé : manquaient tout de même les porteurs de pinces et de l'échelle de corde. On ne peut plus attendre, l'énerverment nous gagne, c'est alors que nous prenons la décision de sauter le ruisseau. Il nous reste à franchir le grillage de 2,50 à 3 mètres de haut. En l'absence de pinces il nous faut chercher à l'escalader. Cela se fait, non sans mal, les pieds, les mains souffrent, les vêtements sont en piteux état. Certains ont laissé le fond de leur pantalon ou faite du grillage.

« C'est fait, mais la frousse nous étreint, seule la volonté de réussir nous aide à parcourir rapidement le chemin menant vers la Suisse ».



Roger COLOMB avec ses camarades de captivité Kommando 26006 à Peterhausen - Stalag V B

EN SUISSE

« Nous y sommes en pays ami! Après avoir couru comme des lièvres, tombant, nous relevant vite, nous embrassant, mangeant littéralement la terre amie, on n'ose y croire. Nous étions libres, les larmes venaient aux yeux. Nous retrouvons d'autres camarades, réembrassades, c'est un moment formidable. Sur la route, en liberté nous abordons un paysan qui nous conseille de nous rendre à la gendarmerie. C'est celle de Weinfeld qui nous reçoit. Confiés à la Croix-Rouge, nous avons été pris en charge par un restaurant, le propriétaire, M. Staub, ne sait que faire pour nous être agréable. Nourriture à souhait, boissons, rien ne nous est refusé.

L'habillement nous est remis aussi. Nous retrouvons de vrais lits, quelle joie indescriptible depuis notre arrivée ici. Et autour de nous la population, toute la population nous gâte. Des gens merveilleux qui nous interrogent et veulent tout savoir sur notre sort passé. Ils ont fait une quête pour nous aider. Nous restions sans voix devant tant d'attentions si touchantes. Merci, amis inconnus de Suisse.

« Ensuite, séjour dans un hôpital, avec distribution de chocolat, cigarettes à profusion, notre joie est impossible à décrire.

« Un bref séjour au sein de l'armée suisse (super) puis direction Genève, sauf pour moi qui, devais être interrogé par la D.S.T. Après diverses péripéties, oublié dans la cellule d'un train, je ne retrouve que plus tard mes camarades à Genève. La D.S.T. tenait à savoir l'itinéraire que nous avions emprunté depuis notre départ du kommando ».

VERS LA FRANCE

« Après un dernier verre pris en compagnie d'un sergent de l'armée suisse, nous sommes remis aux mains des autorités françaises à Annemasse, pour être dirigés sur Annecy où, après un dernier contrôle, nous sommes démobilisés le 2 janvier 1942 soit, huit jours après avoir pris la fuite. Un air plus frais sentant bon la France et la liberté est enfin retrouvée.

« Nous nous étions promis de nous revoir. Le temps a passé, trois camarades m'ont contacté dernièrement, je souhaite que beaucoup d'autres, ou leurs familles, me donnent de leurs nouvelles.

« Après ma démobilisation, ajoute notre camarade Roger COLOMB, j'ai pu rejoindre une partie de ma famille, mais un mois après, je passais en fraude la ligne de démarcation pour rejoindre mon épouse fonctionnaire, demeurée à Paris.

« A partir de là, les tracasseries de toutes sortes n'ont pas manqué. Négociations, obligation de se réfugier chez des amis, travail clandestin, résistance, passive mais efficace en usant de subterfuges vis-à-vis de l'employeur du moment, etc. C'est en juillet 1945 que je devais vraiment me retrouver définitivement libre ».

Ainsi s'achève le récit que Roger COLOMB a accepté de nous faire. Un récit vécu parfois par d'autres qui n'eurent pas autant de chance... et qui ont dû rejoindre bien malgré eux les durs camps disciplinaires créés à cet effet.

Le combat terminé en France, Roger COLOMB n'a pas tardé, comme tant d'autres, à reprendre la lutte sous une autre forme, faisant honneur à la devise de son régiment, le 139^e de Forteresse : « La victoire ou la mort ».

Pierre DURAND - V.B.

(1) Voir l'ouvrage de R. Bruge, « Les combattants du 18 juin ». Tome I « Le sang versé ». Publié chez Fayard.

Le coin du souzize

par Robert VERBA



J'ai reçu le mois dernier une lettre de notre ami Louis André dans laquelle il m'écrivait son profond regret de n'avoir pu se rendre à notre Assemblée Générale car, ce jour-là, il était invité au mariage d'un de ses bons amis, Jean Ferret.

Je sursautai en apprenant cette nouvelle, connaissant très bien Jean, et le croyant marié depuis longtemps, et à son âge! (il approchait des 80 berges!)

Sur le moment je crus que ce n'était qu'un mensonge de notre ami André afin de s'excuser de la défection. Aussi, la semaine dernière, je résolus de me rendre chez la famille Ferret qui me reçut avec sa gentillesse coutumière.

Ne voulant pas paraître trop indiscret, je n'abordai pas d'entrée le sujet qui m'avait fait me déplacer et notre conversation se poursuivit jusqu'au moment où, n'y tenant plus, je lui posai la question :

- Alors, tu en es à combien avec ta descendance ?
- Et bien, mon vieux, en comptant enfants, petits-enfants, arrière-petits-enfants, 48 sauf erreur.
- Félicitations, mon vieux, et t'es marié depuis quand ?
- Et bien, il y a 8 ans nous avons fêté nos noces d'or et tu nous excuseras de ne pas t'avoir invité, mais tu comprends, avec une si nombreuse famille, nos moyens ne nous ont pas permis d'inviter les amis.
- Bien sûr mon cher Jean, je le comprends parfaitement, mais il y a une chose que je comprends moins, c'est un faire-part de mariage à ton nom.
- Tu fais erreur mon cher, je me nomme Ferret Jean-Pierre et c'est Ferret Jean-Paul qui se marie.
- Et qui est Ferret Jean-Paul ?

- Eh bien... c'est mon père.
- TON PERE, c'est pas possible! Mais quel âge a-t-il donc ?
- Eh bien tout juste un siècle, mon jeune ami.
- 100 ans et avoir envie de se remarier! c'est incroyable !
- Non, il n'en a pas tellement envie, mais que veux-tu, mon cher, il y est obligé. Quand on fait une bêtise, il faut la réparer. Ce qui m'ennuie un peu, c'est d'avoir un bébé frère ou sœur à mon âge, ça me paraît un peu ridicule !

LES FRANÇAIS DISPARUS EN URSS

« Nous avons signé en octobre une convention avec l'URSS. Il y a à Moscou un groupe de travail autour de l'ambassade de France qui a accès aux archives, comme il y a à Paris, autour de l'ambassade soviétique, une groupe de travail qui se préoccupe des Russes disparus en France ».

M. A. Méric au « Journal des Combattants » du 02-02-1991.

La terrible nuit du 3 au 4 Juin 1942

Nous avons quitté les cales de l'« Admiral Brommy » le 7 février pour aller loger dans les grands hangars nommés « Shuppen Ulrichs » à quelques dizaines de mètres du bateau. Quelques semaines plus tard la couche de glace était si épaisse que la vieille carcasse en bois du Brommy n'a pu résister à son étreinte et il a coulé. Seul un filin amarré au quai le maintenait encore en partie hors de l'eau.

Notre vie continuait donc comme auparavant. Il n'y avait que le décor de notre « Salle de séjour » qui était changé. Très souvent les sirènes rugissaient dans la nuit pour signaler les alertes aux avions... mais nous restions là où nous étions.

Cette nuit-là, donc, à 1 heure du matin, les sirènes retentissent et sans le prévoir, nous sommes au cœur de la cible. Nous avons entendu le ronronnement sinistre des avions qui approchaient et brusquement des craquements se font entendre au-dessus de nous. C'est une pluie de bombes qui traverse le toit du hangar. Heureusement pour nous ce ne sont que des bombes incendiaires. La fumée nous envahit, les cris jaillissent de toutes les bouches. Nous sommes enfermés, les portes de fer enchaînées et cadenassées... Les « Posten » sont à l'extérieur, presque tous dans les abris...

Après ce drame nous dénombrons plusieurs blessés : RONCHON a une jambe coupée, BEAUSSIRE a les deux pieds cassés, GAY a un bras en partie arraché, GUY a reçu une bombe qui lui est entrée dans le côté (le malheureux mourra à l'hôpital au cours de la

journée). Ces blessés étaient sur leur lit. La plupart des P.G. surtout ceux qui couchaient à l'étage supérieur des lits, s'étaient levés. Des bombes sont tombées à leur place et, amorties et enveloppées dans les couvertures, elles sont arrivées en douceur (!) sur ceux qui étaient restés couchés en bas. Comme la majorité de ceux-ci j'étais resté sur mon lit, mais je n'ai fait qu'un bond quand j'ai vu une bombe traverser le toit, descendre le long du mur et tomber dans des bouteilles de limonades qui étaient à moins d'un mètre de ma tête.

Tout ceci s'est déroulé en quelques secondes. Il y eut tout de suite des débuts d'incendie. Certains P.G. ont réussi à arracher les portes du hangar, mais ils se sont retrouvés enfermés derrière les barbelés plantés à moins de deux mètres. D'autres ont essayé d'éteindre l'incendie avec des seaux d'urine (!). Nos cris ont attiré les gardiens et notre « Kommando-Führer », un certain PORCHE. Inutile de préciser qu'ils ont entendu toutes sortes de bénédictions !

Petit à petit la fumée s'est dissipée... le calme est revenu... et la plupart se sont recouchés.

Quelques heures plus tard, en allant au travail, nous avons pu mesurer les dégâts causés par ce bombardement : des incendies tout autour de nous et des centaines de bombes au phosphore, plus ou moins brûlées, tout le long du chemin. Imaginons l'hécatombe qui se serait produite si la R.A.F. avait utilisé des bombes explosives !

Quelques jours après, le 8 juin, eut lieu l'enterrement de notre camarade Georges GUY. Une délégation du Kommando y participait : 10 P.G. (j'étais du nombre) conduits par l'homme de confiance (Adjudant-Chef COURIVAUD) et un jeune sous-lieutenant médecin. Il y avait également un groupe de 10 gardiens, 4 couronnes de fleurs offertes par les P.G., une de la direction du port de Bremen et une de la Wehrmacht.

Une cérémonie toute simple s'est déroulée au cimetière dans le carré réservé aux P.G. La prière des morts fut récitée par un prêtre P.G., aumônier du kommando Krages.

Les soldats allemands ont tiré quelques salves d'honneur et c'est avec gravité et recueillement que le groupe de P.G. a défilé devant la tombe de leur regretté camarade.

Charles VAUGIEN.
Matricule 39270 X.B.

PROCHAIN RENDEZ-VOUS

A « L'OPÉRA-PROVENCE »

DIMANCHE 5 MAI

à 12 heures

Le feuilleton du " LIEN " (exclusivité)

« L'ENCHTIBE »

Roman inédit d'André BERSET.

CHAPITRE XXI

Dans une époque où elles sont rares, les permissions passent vite... Cependant, l'affliction du retour à l'armée, hormis quelques cas douloureux, n'est pas aussi évidente qu'on l'apprend. Surtout avec des lascars, comme nos héros, qui ont le don de transformer chaque événement en occasion de rire.

Pour un peu, les amigos lui feraient faire un tour d'honneur sur leurs épaules, histoire de provoquer le gradé qui, par des paroles blessantes, a tenté de venger la hiérarchie militaire. Mais ce n'est pas fini, il faut, maintenant, essayer de grimper à la corde. Ça aussi, sans que l'on se l'imagine, c'est assez coton ; s'offrir trois mètres, à la force du poignet, sans l'aide des jambes, une sacrée paire de targettes pour unijambiste ça représente... à deux mètres, on tire comme un désespéré. A deux mètres cinquante, on n'en peut plus. Après, c'est en décimètres que l'on avance péniblement. Quatre-vingts. Quatre-vingt-dix. Oh ! Hisse ! Du bout des doigts, que l'on tend autant que l'on peut, on effleure la poutre, puis se laisse redescendre brutalement en se brûlant les paumes.

Médor revient en boitillant. Le toubib qui, comme bien d'autres, ne peut pas le blâmer, a parlé de lui arracher un ongle. Ça l'a guéri.

Voici la dernière épreuve. Le mille mètres à réaliser en quatre minutes. Antoine, toujours en treillis, les poches pleines d'un tas de saloperies, cravaté et calot sur la tête, détonne sur les autres concurrents en tenues de sport. Surtout que les efforts précédents commencent à lui peser. C'est dur après plusieurs heures de travail aux cuisines. Ah ! S'il n'y avait pas ces cinq jours de perm à la clef, et puis, aussi, ce foutu bon sang d'orgueil. Son cœur lui fait mal. Encore trois cents mètres. Oh ! La ! La ! Il ne peut plus respirer. Deux cents mètres. Ce n'est plus qu'un automate. Il sent, à ses côtés, un gars qui essaie de le doubler. Nom de nom ! Il ne va tout de même pas se laisser dépasser par cette gaufrette ! Il pique un sprint. Fonce. Et franchit la ligne en hurlant. Le chrono indique trois minutes vingt-huit. C'est dans la poche ! Le brevet sportif et les cinq jours de perm qui seront à prendre à partir de la deuxième année. Eh ! C'est au mois de septembre, ça ! C'est du peu ! Y'a bon ! Hip ! Hip ! Hip ! Les gars !

Pour arroser la réussite, le soir même, sans permission, en compagnie de Roussel et de Régé lequel est, maintenant le clairon officiel du détachement, ils vont prendre une pinte « en ville ». L'ennui c'est que, lorsqu'ils reviennent, fin poivres, vers les onze heures du soir, Régé veut absolument sonner l'extinction des feux qui a lieu à neuf heures.

Il hoquète, le Régé :

— Le devoir. Hoc ! C'est le devoir. Hoc ! Je sonne l'extinction.

— Ta gueule ! Tu vas nous faire repérer.

Y'a rien à faire. C'est drôlement têtù un chtimi, quand ça se cloque quelque chose dans la carafe. C'est pourquoi, en pleine nuit, alors que tout le monde roupiane. Dans l'immense silence. Retenit. Soudain. Lugubrement. Le ta ! Ta ! Ta ! Ta ! entrecoupé de couacs, du clairon qui n'en peut des fantaisies de son proprio. C'est pourquoi aussi, le lendemain, à la corvée de cuisines, Antoine récupère son ami Régé.

Je vous le dis, les gradés, c'est pas compréhensif.

Depuis qu'il est à la tortore, Antoine a repéré un tas de manigances qui ne lui plaisent pas. On exploite les soldats, c'est sûr. Surtout un certain sergîf-comptable, du nom de Dohen, qui semble en cheville avec tous les fournisseurs. La bagarre commence quand le Dohen en question prétend que deux cent cinquante kilos de viande, avec les os, c'est de trop pour deux cent cinquante hommes à dix repas chaque. Cent grammes par repas. Soit environ soixante dix grammes sans os pour chaque gars. Une misère ! Pas étonnant si, après ça, ils braillent que les portions sont insuffisantes. Antoine exige donc que les quantités légales soient respectées. Il potasse, sur ce sujet, tous les règlements de l'armée que Buttlering lui déniche dans les bureaux des officiers.

Il trouve les failles et les dénonce. Refuse les nouilles de l'intendance faites simplement de farine et d'eau. Interdit que l'on coupe, avec de la flotte, la dose de café du matin. Refuse la viande de l'équarisseur départemental comprenant uniquement du taureau, alors qu'il est spécifié que les proportions doivent être de soixante dix pour cent de bœuf éminemment plus hygiénique, comestible et sain. Là encore, il pressent que le Dohen est de méche, sinon pourquoi interviendrait-il auprès de lui pour le faire revenir sur sa décision ? Notre héros réplique :

— Bon, eh bien ! on va aller voir le capitaine !

Avec Goudon, toujours protecteur de ses « mioches » c'est dans la poche. Il exige, lui aussi, que les normes officielles soient respectées et s'étonne, auprès de Dohen, de son insistance à vouloir protéger un mauvais fournisseur. Le traudeur revient, un peu plus tard, avec de la liandvé fraîche et joyeuse.

Du coup, avec le serre-pattes comptable, Antoine s'est encore fait un ennemi supplémentaire. Bah ! Au point où il en est...

Mais le fin du fin, c'est quand il découvre, planquées dans des réserves secrètes bouclées à triple tour, mais dont on lui a imprudemment confié la clef, des montagnes de victuailles : sucre, saucissons, chocolat, confitures, lard, biscuits, plus des tonneaux de vin. Tout a été éconocroqué sur le dos des buffins. Des mois que ça dure le manège. Alors, le dimanche suivant, comme on l'a laissé seul de garde. Il décide de distribuer cela aux hommes.

Quelle fiesta, mes seigneurs ! Une bomboche de première. Toute la bouffe est engouffrée. Les quarts de pinard défilent. On chante à toutes les tables. Même l'air de la Compagnie :

Marche ! Marche ! Marche !

Joli bataillon...

Bataillon qui marche

Au son de la musique !

Marche ! Marche ! Marche !

Joyeux bataillon !

Bataillon qui marche

Au son de ses clairons !

Les gars qui se balladaient en ville, prévenus on ne sait comment, radinent à toutes pompes. Même pour les grandes fêtes annuelles, ils n'ont jamais été aussi gâtés.

Ce qui reste après cela, les derniers surplus traînant encore sur les étagères des réserves, ils s'en remplissent les poches pour améliorer l'ordinaire des jours suivants.

Faut voir la tête de garde-boules officiels quand ils reviennent le lendemain. Des mois de fauches au profit des petits initiés et de la gradaille cauteleuse ont disparu. Et le pire, pour eux, c'est qu'en dehors de menaces verbales, ils ne peuvent même pas porter le pet. Tout ce trafic était illégal. Le sergent Bohem est fou de rage, mais que faire ? Il y a le capitaine Goudon, cet officier idéaliste. Et pas d'autre louchébem de remplacement. Faut qu'ils patientent. Et qu'ils subissent ce drôle de pistolet jusqu'au fond du crapautard.

Ça fait des semaines qu'ils sont là-dessus. Toute la caserne est mobilisée pour l'événement. Pas un gnard ne coupe au truc.

On les voit s'affairer. Monter des cabanes rudimentaires. Clouer. Peinturlurer. Installer des banderoles. Des calicots.

Répéter des numéros. Des intermèdes. S'affubler d'oripeaux. Gomberger des bidules impossibles. Echanger des idées. Requérir la complicité des chefs. Farfouiller dans tous les résidus de greniers.

C'est la fête du détachement qui se prépare. Aussi sec. Antoine va trouver le lieutenant responsable de la manifestation pour lui offrir ses services. L'autre l'envoie aux pains de mer un quinze août.

— Pas question ! Nous avons obtenu la musique du Vingt-troisième et la participation des Petits chanteurs de Lauterbourg. De plus, nous avons imaginé une opération « portes ouvertes » pour les civils. Ils auront le droit de prendre un repas de l'armée pour sept francs. Vous allez avoir deux fois plus de travail pour nourrir tout ça.

Ça ne lui fait pas sa balle, à notre doucereux ; c'est pourquoi, avec Laracine et Buttlering, eux-mêmes confinés à des tâches ingrates, ils décident de demander une permission de minuit pour aller, à la gare, chercher Macouppé, Brecht, Maillard, Demile qui reviennent de chez eux et ont besoin d'être reconfortés.

A raison d'une tournée dans chaque bistre qu'ils rencontrent, ça ne fait pas du frais quand ils regagnent le camp. Antoine entraîne tous ses potes aux cuistances.

— Les gars ! Faut vous restaurer, le maître coq c'est mézigue !

Laracine proteste : — Ah ! Non, c'est moi !

— Pour quimper les filles, d'accord ! Mais pour la boustifaille, c'est mécolle.

Tandis que les autres s'affalent dans tous les coins, le voilà qui met en route les fourneaux, dans un tintamarre de bassines renversées, de portes claquées, d'objets heurtés, de jurons et de bouculades. Il est une heure du matin. A l'autre bout du camp, les factionnaires de garde, intrigués par ces lumières et ce branle-bas, se pointent au pas de course et le fusil en avant. Ils contemplant le spectacle interloqués.

— Qu'est-ce que vous foutez ?

— On régale, les enfants ! Rangez vos pétoires, ça fait mauvais effet !

Trente minutes après, ils sont au moins cinquante agglutinés autour des tartines grillées et du café bien chaud. Les nouvelles vont vite. Tous les insomniaques du quartier se sont passé le mot.

Le chef de poste, emmoussillé pour sa petite responsabilité personnelle, décide de faire appel au sous-officier de semaine. C'est justement l'adjutant Ritter, qui arrive en caleçon, chaussons et béret kaki sur le cheveu rare. Il fait de gros yeux :

— Quoi vous faire là ?

Ça n'impressionne pas tellement. Ils sont tous en train de rigoler. Buttlering lui saute au cou :

— Venez voir, mon adjutant, Blavien a trouvé une nouvelle méthode pour passer le café ; la bande molletière ! C'est du concentré. Goûtez-moi ça !

Il ne sait plus où il est, le pauvre juteux. On lui cloque, de force, un quart de caoua et un biscuit. Il trempe les lèvres.

— Hein ! qu'il est bon, mon adjutant ?

— Oui, mais ça être pas réglementaire.

Cependant, le café les ayant quelque peu dégrisés, les rigolos n'insistent pas trop, ne voulant pas causer de problèmes à cet homme assez brave dans le fond.

— Bon, allez ! On les met ! A demain, mon adjutant, de toute façon, personne ne le saura.

Et ils regagnent leurs chambrées respectives en se dissimulant.

Là-haut. A une fenêtre. Le capitaine Goudon les regarde furtivement défilier. Un sourire ironique éclairant son visage. La préparation de la fête continue.

Avec rien, il faut tout faire. Des gaulettes de cinq centimètres de diamètre suffisent à construire des baraques foraines. Quelques planches, arrachées au prix de mille discussions. Quelques clous volés. Des tôles pour lesquelles il a fallu remplir dix imprimés. Et tout le reste à l'avenant. Mais ça ne fait rien. Ça avance. On construit des chars avec des voiturettes à munitions. Des vélos couplés. Des cerceaux. Des tonneaux. Du papier goudron. Dans une chambre transformée en atelier s'élaborent les accessoires, les enseignes.

Un théâtre de Strasbourg fournit les costumes que Capou et ses tailleurs ajustent. Roussel et une autre équipe sont affairés à la construction d'une estrade sur laquelle aura lieu le spectacle. Aux cuisines, tous les préposés roupètent. Ils ne voient plus Antoine. Celui-ci est toujours parti à droite, à gauche pour aider les copains. C'est lui qui sert de modèle pour le squelette de la « casemate fantôme ». Qui construit des petits chevaux en carton pour un jeu intitulé le « Jockey club ». Les cuistots vont le chercher. Le ramènent de force. Il disparaît à nouveau. Ils en ont class, jamais ils n'ont vu un type aussi pénible à manipuler. Un qui n'a pas la foi pour les privilèges. Ni le mépris pour la « plèbe ».

C'est que ça prend tournure. Radio Luxembourg annonce la ducasse. Le chef de gare est venu demander au capitaine s'il fallait prévoir des trains supplémentaires. On parle des actualités Fox Movietone qui doivent venir.

En passant dans un couloir, notre loustic aperçoit toute sa bande de durailles en train de répéter un cantique pour la messe du matin. Ils sont tous là, sérieux comme des papas (c'est le moment de le dire). Briqua, Murgui, Tudou, Maspallier et les autres. En train d'entonner :

— « Plutôt que d'abjurer le Christ, mourir ! »

Entre deux tonneaux ! qu'il leur lance au passage. Le lieutenant Lachère tape nerveusement son pupitre avec sa baguette, avant d'attaquer, d'une voix de basse :

— « Ils ne l'auront jamais ! Jamais ! Le pays des preux. Notre Fran ! An ! An ! Ce ! »

Ça va être drôlement choucaillé. Ça ne vaut pas « Marinella », mais ça en bouche quand même un coin.

Et la fête a lieu.

Antoine est débordé. Neuf cents porcs de lapin, il doit préparer. Et comme il ne veut pas loupier la poloche, depuis deux jours il découpe. Pare. Aménage. Un sacré turbin !

Surtout que les gens du cru n'ont pas fait dans la demi-mesure. En s'arrangeant entre eux, ils ont prêté un service de table géant pour les musiciens du régiment et les Petits chanteurs de Lauterbourg. Les maîtres queux en filent également un rayon. Les clilles en auront pour leur fraîche. Car, avec sept points ils pourront se taper : des œufs mayonnaise, de la salade de tomates, du ciffard, des sardoches, le miaou des prairies de notre champion, des frites, du fromage, de la crème au chocolat, des gâteaux secs, des cerises, du vin blanc, du rouge et du café. C'est pas drêpe, les dévaluations ne sont pas passées par là.

Notre pioupiou découpe ses porcs et se navale.

— Où c'est qu'il est le boucher ? braillent les ostrogoths dans les couloirs.

Pas facile à dégauchir parmi ce monde, cette pagaie, ces déguisements. Comment pourraient-ils le découvrir en ce « soldat de bois » au milieu des autres, pantalon blanc à lisérés rouges, petite veste bleue à gros boutons dorés, écharpe rouge, shako et nez écarlate.

(à suivre)

La roulette du dentiste

Après avoir déposé les armes le 22 juin à 18 h 30, nous avons été dirigés sur Sélestat, puis, le lendemain, sur Strasbourg. A pied naturellement. Une caserne dont j'ai oublié le nom. Nos officiers, probablement à la demande des Allemands, nous disaient qu'il faudrait du temps pour remettre en ordre la pagaille existante, et nous renvoyer dans nos foyers...

Pendant tout le mois de juillet, j'ai assumé la distribution des aliments que les Allemands nous donnaient, je passe sur les détails, le pain et les boîtes de boudin qu'il fallait partager au gramme près !

Fin juillet, par surprise, on nous rassemble et nous partons en bateau direction Sandbostel, puis Oldenbourg.

À Oldenbourg. Nous arrivons au kommando Krukeberg à Oldenbourg. Homme de confiance, j'ai la responsabilité d'un groupe de 30 camarades, que je rassemble le matin et nous allons travailler à la firme Freytag, entreprise de travaux publics, construction d'un pont. Mon occupation consiste à faire cuire des patates que la firme nous fournit pour améliorer le repas de midi. J'aligne donc à la place de chacun, quatre ou cinq patates, faisant en sorte que les portions soient bien égales. Les camarades me faisaient confiance et il n'y a jamais eu de réclamations.

Les jours et les semaines passaient ; puis un jour, crise de dents terrible. Je demande au sous-officier Kommando Führer ce qu'il fallait faire. Après réflexion il donne ordre à une sentinelle de m'accompagner à l'hôpital pour voir s'il y a une possibilité de me soigner. Refus. Sur le chemin du retour, la sentinelle, déjà âgée mais bon père de famille, me dit : « Nous allons essayer chez un dentiste de la ville ».

Déambulant tous les deux dans les rues, nous apercevons une plaque : « Doctor Massau » - zahnartz - Frau Massau dentistin ! Nous sonnons et nous entrons. Dans la salle d'attente beaucoup de personnes sont assises. Lorsque la porte s'est ouverte pour faire entrer le patient suivant, la sentinelle demanda si on pouvait soigner un K. G. français ? Réponse favorable. Attendez votre tour. Frau Massau nous reçut à notre tour et m'examina, c'était très sérieux et il me fallait beaucoup de soins ; elle demanda donc à la sentinelle si nous pouvions revenir. Avec l'accord du chef du kommando nous sommes revenus plusieurs fois.

Ayant eu, en fin de compte, besoin d'un appareil, la question du problème du paiement se posait. Nous n'avions que des marks de camp. Frau Massau dont le mari était officier de marine s'adressa au plus haut service s'occupant des prisonniers qui accepta le règlement en monnaie de camp.

Après accord avec Frau Massau et le Kommando Führer, j'accompagnai par la suite les camarades qui avaient besoin de soins semblables. Je leur servais d'interprète, et il y en eut beaucoup ! Cela dura jusqu'à ce que les Russes vinrent nous remplacer. Nous fûmes alors répartis dans divers petits kommandos. Je me retrouvai avec quelques camarades au kommando Fritz Knuzen à Lintel, à environ 20 km d'Oldenbourg. De nouveau homme de confiance, je réussis au bout de quelque temps à persuader notre chef de kommando, d'accompagner les camarades qui avaient besoin de soins dentaires chez Frau Massau. Il accepta et nous retournâmes en bicyclette à Oldenbourg, ce qui ne plaisait pas tellement au bauer, car cela exigeait beaucoup de temps...

Je voulais simplement rappeler que c'est grâce à Frau Massau et cela jusqu'à preuve du contraire que les prisonniers de guerre ont pu se faire soigner les dents et payer en marks de camp !

Maurice MESNIER.

Note. - Les souvenirs de notre ami MESNIER sont-ils partagés sur ce point par tous nos camarades ? Personnellement, j'eus affaire une seule fois à un dentiste civil qui en guise de soins m'arracha, sans anesthésie, les deux incisives supérieures ! Je vous laisse à penser du résultat ! Je ne me vois pas lui réglant des honoraires quelconques, sinon un regard furax... (T.)

HISTOIRE... DE RIRE

Sous un vilain déluge, un plaisantin et sa femme attendent le car qui ramène les baigneurs de la plage à la ville.

Quand le véhicule stoppe à l'arrêt, le farceur demande au conducteur :

— Alors, Noé, l'arche n'est pas pleine ?

— Non, répond le chauffeur, il y a encore une place pour un couple d'ânes !

(Eux et Nous - Janv. 1989)

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 473

HORIZONTALEMENT :

I. - Fraternel. — II. - Aéronaute. — III. - Vain. - Os. — IV. - Ol. - Nouant. — V. - Rimeur. - Né. — VI. - Isel (îles). - Amas. — VII. - Seul. - Gin. — VIII. - Errements. — IX. - Rassasiée.

VERTICALEMENT :

1. - Favoriser. — 2. - Réallera. — 3. - Ari (ira). — Meurs. — 4. - Tonnelles. — 5. - En. - Ou. - Ma. — 6. - Raturages. — 7. - Nu. - Mini. — 8. - Etonnante. — 9. - Lestes. - S.E.

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal 2^e trimestre 1991

Cotisation annuelle : 75 F donnant droit

à l'abonnement annuel au journal.

Le Gérant : J. LANGEVIN

IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE